



L'HISTOIRE NATURELLE A TABLE

(SUITE ET FIN)

II

LES POISSONS : *L'ombre chevalier*. — *Truite et rouget*. — *Le turbot*. —
La daurade. — *Le goujon*. — *Carpe royale et brochet*.

UN jour, Cambacérès entre chez son ami Junot, lui saute au cou et le presse dans ses bras. Il est fier, il est heureux, il est triomphant. Qu'est-ce donc ? D'une voix émue, le grand chancelier raconte qu'il vient de déjeuner d'un ombre chevalier pêché dans les eaux limpides du Bourget. Cet enthousiasme culinaire n'étonna point Junot qui, lui aussi, était un gourmet fameux.

L'ombre chevalier est la variété la plus rare, la plus délicate, la plus fine, la plus célèbre du genre truite. Ce roi des eaux douces ne compromet pas sa couronne dans les lacs vulgaires. Il a ses domaines aristocratiques et réservés où il promène avec orgueil sa beauté éclatante et sa chair exquise. L'histoire naturelle a déterminé son empire comme elle a tracé la zone bénie où mûrit l'olive, où jaunit l'orange, où fleurit la vigne. Ce poisson d'élite se trouve, en France, dans le lac Pavin, du Puy-de-Dôme, en Savoie dans le lac Bourget, en Suisse dans le lac Puladu, en Irlande dans le lac Malvin.

On le pêche aussi en Bavière et en Angleterre. Partout, il est rare et délicieux. On dirait qu'en se multipliant, il aurait peur de compromettre sa renommée et d'abaisser son mérite. En sortant de l'eau, sa chair exhale une vague odeur de thym et de violette.

Par sa beauté merveilleuse, l'ombre chevalier est l'Apollon des lacs. C'est le plus richement vêtu de tous nos gros poissons d'Europe. De septembre en janvier, sa robe éblouissante brille des plus vives couleurs. En voyant nager ce poisson, on dirait un fragment d'arc-en-ciel tombé dans les eaux.

Lamartine a chanté ce beau lac et voilà plus d'un demi-siècle que le piano des salons berce ses stances endormies. Son ami Jules Janin, grand amateur de poissons choisis, reprochait gaiement au « chantre d'Elvire » de ne pas avoir, en même temps, accordé sa lyre pour célébrer l'ombre chevalier, éblouissant et fier, promenant les pierreries de sa robe éclatante dans les flots harmonieux.

Le turbot, sans nul doute, est un des premiers poissons de mer. Sa gloire remonte aux Césars. On se rappelle que l'empereur Claude, ayant à dîner d'un turbot, demanda au Sénat quelle sauce lui conviendrait le mieux ; le Sénat vota gravement pour la sauce piquante. A cause de sa beauté, on

a surnommé le turbot « faisan de la mer ». A cause de sa majestueuse ampleur et de sa chair exquise, on l'a sacré « roi du carême ». Jadis, dans les riches fermes normandes, un beau turbot au court-bouillon était le plat traditionnel et légendaire du jour des Cendres. On le servait avec honneur dans un large plat en faïence de vieux Rouen. Sur la tête fumante du « roi du carême » on posait une couronne de laurier et les jeunes filles s'amusaient naïvement à prendre dans le foyer des pincées de cendre dont elles faisaient mine d'asperger le poisson, comme si le malheureux turbot n'avait pas expié dans l'eau bouillante des péchés imaginaires au milieu des vagues caressantes.

La truite n'est pas seulement, pour la finesse de son goût et la délicatesse de sa chair, la rivale triomphante de son illustre parent, le saumon, la truite « argentée » est un poisson magnifique. Ses belles écailles brillent de l'éclat de l'or et de l'argent. De jolies taches rouges et noires bariolent sa robe éclatante.

Ce beau poisson recherche les eaux claires et froides qui descendent des collines pour tomber en cascades sur le sol caillouteux. On le trouve dans les fleuves et les rivières, surtout dans les lacs de Constance et de Genève, domaine royal de la « truite argentée », reine des truites. Sautieuse étonnante, elle fait des bonds de cinq ou six pieds dont une carpe resterait ébahie, remonte en se jouant une chute d'eau de deux mètres de hauteur. Il y a beau temps que ce poisson distingué a fixé l'attention, les efforts et les soins des pisciculteurs arrivés à le multiplier d'une façon prodigieuse. Enfin, de toutes les truites, la plus renommée, peut-être, est la « petite truite noire des montagnes ». Capturée, elle demande, pour être exquise, à mourir promptement. La moindre captivité lui prendrait sa saveur et sa délicatesse. Vive, alerte, gaiement sauteuse, c'est un poisson charmant et incomparable « au bleu » !

Quant au rouget, le vif éclat de sa robe égale la finesse de sa chair. Ses nageoires ont des reflets d'or. De coquets barbillons ornent d'une façon originale le dessous de son museau. Sa tête est un peu forte, peut-être l'indice d'une intelligence que je ne saurais apprécier. Le beau rouge d'où lui vient son nom subsiste après l'enlèvement des écailles. Ce n'est pas l'habit qui fait le rouget. Dépouillé, il reste rose. Ce joli poisson se trouve dans l'Océan, l'Adriatique et la Méditerranée. Il abonde sur les côtes d'Espagne et d'Angleterre. Les rougets les plus estimés sont ceux des rivages rocheux de la Provence et de l'Italie. Le rivage provençal est le paradis aquatique du rouget.

Elle date de loin, la réputation de ce poisson si recherché des anciens sous le nom de mulle. Comme les murènes et les daurades, le mulle,

alors rare et cher, se payait à prix d'or, ornait les viviers somptueux de l'aristocratie romaine. Le luxe coûteux de ce poisson devint si recherché, que Cicéron reproche aux Romains l'orgueil insensé avec lequel ils montraient de beaux mulles dans les eaux de leurs villas. Depuis, le rouget a baissé ses prétentions en propageant son espèce. Aujourd'hui, un simple pêcheur de Dieppe ou de Marseille peut s'offrir aisément le poisson fameux qu'un Vitellius ou un Caligula payait au poids de l'or.

Voici la carpe... Ses yeux manquent peut-être d'expression, surtout quand elle est frite; mais quelle chair et quelle admirable fécondité ! Dans les contes naïfs qui charment la veillée des pêcheurs, on dit toujours la « mère Carpe ». La carpe, en effet, est la « mère Gigogne » des rivières et des étangs. N'a-t-on pas calculé qu'une carpe de cinquante centimètres de longueur renfermait près de 300,000 œufs ! Sans la gloutonnerie du brochet, nous serions envahis par les matelotes. Une douce créature, la carpe. Elle n'aime que les eaux, la verdure, le soleil et la brise qui la berce dans les roseaux, semble faite de somnolence et de rêverie quand, tout à coup, légère et vive, elle surgit à la face de l'onde, brave les courants et saute comme un clown. Dans les rivières et les bassins, elle s'apprivoise comme un moineau, arrive au son d'une voix connue, et saisit le pain qu'une main lui offre.

L'histoire naturelle distingue trois sortes de carpes : la carpe commune, la carpe dorée et la carpe royale. Les plus estimées de ces carpes d'élite, gloire des lacs et honneur de la table, nagent dans les grands lacs de la Suisse et de la Bavière. Leur poids atteint souvent cinq kilogrammes. Corps trapu, tête fine et bien faite, museau pointu, robe d'un vert magnifique, lisse et douce comme celle de l'anguille, écailles fines et rares que le cuisinier respecte. Telle est la carpe royale, poisson superbe et peu répandu. Mais ne regardez pas ses yeux auxquels la friture a mis comme un voile d'or, vagues et mystérieux comme le regard fantastique d'une momie du temps des Pharaons.

On sait que, comme mœurs, le brochet, ce terrible ennemi de la carpe, laisse beaucoup à désirer. Son effroyable gueule, toujours ouverte pour engloutir une proie, absorbe, avale tout. Dans sa voracité insatiable, il ne distingue ni n'épargne les poissons de sa race. Il est le tyran de sa famille comme il est le fléau des eaux. On l'a surnommé « le roi des étangs » ; il n'en est que le bandit. Il ne règne pas, il dépeuple. Il faut bien le reconnaître, cette gloutonnerie même a sa grande utilité. Pour mettre un frein à la trop grande multiplication des eaux, la nature a recours aux instincts avides du brochet remplissant, avec un zèle irrésistible, sa mission d'exécuteur des hautes œuvres.

Brochet et goujon : quel contraste ! Petit, mignon, coquet, avec ses nageoires piquées de brun, ses écailles teintées de bleu, de jaune et de violet, le goujon est charmant ; il aime les eaux tranquilles et claires qui coulent mollement sur un fond sablonneux et doux. Apprivoisé dans un aquarium, il est espiègle, familier, hardi, et accourt manger dans la main. Le goujon, c'est le moineau des poissons.

Ai-je besoin d'ajouter que la friture est son triomphe. Voltaire, paraît-il, était très friand de ce petit poisson dont il absorbait, à l'occasion, des quantités énormes.

Un jour, la marquise de Vialard le convie à un grand dîner. Piron, dont il redoutait fort, malgré tout son esprit, les saillies mordantes, était également invité. Après quelques hésitations, Voltaire accepte, à la condition que l'auteur de la « Métromanie » ne prononcera qu'une seule phrase pendant tout le dîner. Ce dernier consent. Le jour venu, on se met à table. Voltaire est éblouissant de verve tandis que Piron, fidèle à sa promesse, reste muet comme une carpe. Vers le milieu du dîner, on sert une pyramide dorée de ces goujons minuscules dont l'auteur de « Candide » est si friand. Revenant pour la quatrième fois à son plat de prédilection, Voltaire s'écrie :

« Je mangerais autant de goujons que Samson tua de Philistins !

— Et avec la même mâchoire, ajouta vivement Piron !

Il avait placé sa phrase.

La daurade est, peut-être, le poisson le plus beau et le plus délicat de l'Adriatique et de la Méditerranée. La plus estimée des daurades est celle des parages rocheux de l'Italie et surtout de la Provence. En hiver, cet aristocratique poisson vit dans les eaux profondes ; au printemps, il se rapproche des côtes, pénètre dans les étangs salés en communication intime avec la mer. C'est ainsi que les Romains étaient arrivés à peupler de daurades fameuses le lac Lucrin, des environs de Naples, ce grand vivier de la gastronomie antique.

La daurade est vêtue splendidement : robe d'azur et d'argent, toute sillonnée de raies brunes et élégantes ; près des ouïes une tache luisante et noire, trait distinctif de l'espèce. Au-dessus des yeux, deux lignes dorées en croissant, d'un effet étrange : d'où le nom poétique et imagé, donné par les Grecs à la daurade, de *sourcils-d'or*.

Dédiée à Vénus, célébrée par la Grèce antique et la Rome des Césars, la daurade a tout pour elle : la mythologie et l'histoire, la saveur, la noblesse, la beauté. Qu'elle est jolie, en effet, promenant de Gibraltar à Jaffa, dans les vagues caressantes, son dos d'azur, sa robe d'argent et ses sourcils d'or !

III

LES GALLINACÉS : Poule. — Oie. — Canard. — Dindon. — Les gibiers. — Bécasse et Sarcelle. Pluvier doré. — Le merle de Corse. — L'alouette.

La poule est la reine des étables, la richesse et la gloire des fermes. C'est le dévouement maternel fait oiseau : quand la buse et le milan planent dans les airs, elle appelle ses petits, les cache sous son aile et, la tête penchée, le regard oblique, semble dire au ravisseur : « Me voilà ! Tu peux m'emporter... tu vois bien que je suis seule ». La poule est intelligente et susceptible d'un grand attachement. Michel Montaigne avait une poule qui le suivait à la promenade, et les poules de Töpffer perchaient sur son épaule quand il s'asseyait au pied d'un arbre pour écrire un chapitre de la « Bibliothèque de mon oncle » ou du « Presbytère ».

Nos poules de France, espèces d'élite, sont répandues dans tous les pays. Un voyageur raconte que, se trouvant à Chicago, il vit une poule magnifique qui se pavait devant la vitrine d'un restaurant avec cette lugubre inscription à son cou : *Poularde du Périgord à manger, demain, à table d'hôte*. Voyez-vous cette infortunée volaille transformée en carte de restaurant et en lettre de faire part, annonçant elle-même le jour de sa mort ?

La poule est originaire de l'Asie. Il est des poules exotiques, pleines d'élégance et d'originalité, vêtues superbement. Ici, la poule naine de Java, miniature alerte et coquette qu'on prendrait pour un pigeon ; la poule de Nangasaki, elle a l'air d'une roue chargée de plume et la poule nègre à la peau noire, aux oreilles bleues, au plumage crépu et blanc. Là, c'est la poule de nankin au bec de perroquet, à la tête étrange, aux œufs teintés de rose ; la très curieuse poule de Wallikiki dont les larges pieds et la queue absente rappellent le jupon court et les souliers plats de Perrette. N'oublions pas la poule de Ceylan portant une soyeuse aigrette sur sa tête éveillée et fine, la poule de Brahma aux plumes longues et bizarres, et la poule de soie, la mieux mise des poules, qui semble une boule de neige.

Chez les Hébreux, la poule était l'emblème de la reconnaissance, parce chaque fois qu'elle boit une goutte d'eau, elle dresse sa petite tête vers le ciel comme pour remercier le Créateur.

L'oie manque certainement de grâce et de distinction ; elle tend son cou comme une perche, secoue ses ailes comme des bras et parle du nez. Elle paraît fort sotte et l'injustice humaine a fait de cette bête incomprise un emblème de stupidité ; l'oie, au contraire, est prudente et réfléchie, familière, affectueuse. De

Humboldt parle d'une oie qui, tous les dimanches, conduisait une vieille aveugle à la messe et la ramenait à la ferme. Le philosophe Malsacher avait une oie qui était en même temps sa compagne, son édreton et son réveil-matin, l'accompagnait à la promenade, couchait à ses pieds et, quand sonnait l'*Angelus*, le réveillait par un battement d'ailes. Chère aux Grecs et aux Romains, chantée par Homère et louée par Charlemagne, détrônée ensuite par la dinde, incomprise et plumée à outrance, engraisée à mort, l'oie a droit à nos sympathies. Dans les pays du Nord, on l'appelle « poule de Noël » et c'est ainsi qu'elle se trouve associée à la plus belle fête de l'année. Tandis que les cloches sonnent à toute volée, elle apparaît sur la nappe blanche aux applaudissements de la famille, fume comme un volcan et reluit comme un lingot d'or. Pourquoi ce vieil usage ? une légende raconte que, dans l'étable de Bethléem, se trouvait une oie qui salua l'enfant-Dieu de sa voix nasillarde en battant joyeusement des ailes.

Le canard a pour berceau l'Extrême-Orient ; il est aussi bien ancien dans l'Amérique du Nord où sa silhouette naïvement colorée se détache sur les plus vieilles céramiques du Nouveau-Monde. De tous nos canards de France, le plus illustre et le plus beau est le canard de Rouen. Très fin son duvet, presque comparable à celui de l'eider, et merveilleux son plumage, Massif et lourd comme un riche fermier de la vallée d'Auge, il marche en titubant et se balance fièrement comme s'il voulait faire sonner ses écus ; il est orgueilleux de ses herbages, de ses vastes cours plantées de pommiers, de ses marais, de ses étangs.

Il paraît que Gustave Flaubert vivait très familièrement avec les poules et les canards magnifiques de sa basse-cour ; il les nourrissait de sa main et leur prêtait une sagacité extraordinaire : Quand je veux, disait-il à ses amis, me débarrasser de la compagnie un peu trop bruyante de mes canards, je n'ai qu'à m'écrier : « Allons ! Jeannette, il est temps, ce me semble, d'éplucher les navets... » A ce mot de navet, les canards de l'auteur de *Salammbô* s'élançaient dans la mare comme un seul palmipède.

On sait que le dindon est originaire de l'Amérique du Nord. Encore aujourd'hui on le rencontre par troupes immenses dans les plaines de l'Ohio et du Mississippi. Le dindon sauvage des forêts américaines se domestique si facilement qu'il suit volontiers dans les fermes les dindons privés.

C'est au commencement du xvi^e siècle que des moines espagnols importèrent le dindon en Europe. Connue sous Louis XII, en France, il fit son entrée au Louvre, détrôna l'oie gauloise et inaugura un règne qui durait encore sur la table royale de Charles IX.

Le dindon est un bel oiseau, tantôt noir avec des reflets vert, tantôt blanc ou café-au-lait, cette dernière couleur est habituellement celle du dindon sauvage de l'Amérique, souche vénérable de notre dindon domestique. On pourrait lui reprocher quelque vanité : Lorsqu'il fait la roue, il souffle, tourne, arrondit sa queue veuve, hélas ! de pierreries, a l'air de dire dans un glouglou qui monte comme une fusée ou s'épanche en cascade : « Admirez donc ma grâce et ma beauté ! Ne dirait-on pas que je suis le paon ! » — Ce n'est qu'un dindon.

Permettez maintenant, chères lectrices, que nous quittions la ferme pour les prairies, les champs et les bois où campe le gibier. Voici la bécasse. Avec son long bec c'est moins un oiseau qu'un poignard, un poignard inoffensif qui n'a jamais trempé dans le crime. Ce grand bec, effilé comme une épée, fouille tout bonnement dans les terres humides pour y trouver un grain ou un insecte. Comme la caille et la grive, la bécasse est un oiseau de passage. A l'entrée de la nuit, elle quitte les taillis, où elle s'est cachée le jour, s'en va, trotinant le long des clairières et des sentiers, chercher son souper dans les terres molles, et, comme elle est très propre de sa personne, elle recherche les petites mares pour se laver les pieds et le bec qu'elle a crottés en fouillant le sol. Ainsi agit la bécassine, cette miniature de la bécasse, familière des prairies et des oseraies qui bordent les rivières ; c'est une solitaire défiante et craintive, fidèle aux rives désertes et volant si haut qu'après l'avoir perdue de vue on l'entend encore.

Vous savez que la sarcelle n'est qu'une variété du canard sauvage. Même plumage, mêmes mœurs. La sarcelle est une miniature de canard. Sa chair si savoureuse et si fine était tellement estimée des Romains qu'ils étaient arrivés à servir, en toutes saisons, des sarcelles dans leurs festins, en l'élevant en domesticité comme les canards.

Il est bien joli, le pluvier doré aux reflets métalliques, à l'allure vive et coquette. C'est à l'époque des pluies d'automne qu'il fait son apparition dans nos prairies. De là son nom. S'il aime la pluie, c'est moins à coup sûr pour elle-même que pour ses effets gastronomiques. Quand la terre est amollie par les ondées, il n'a qu'à la frapper du bec pour en faire sortir un copieux festin d'insectes dont il est si friand.

Ce charmant oiseau surpasse encore la bécasse en propreté. Au bout de sa journée, quand le gracieux terrassier a bien fouillé le sol, il ne manque jamais d'aller laver ses pattes et son bec dans les eaux du voisinage ; il est curieux d'observer avec quel soin coquet ce gentil échassier procède à sa toilette. Le cou tendu, la tête inclinée, il semble regarder dans le miroir des

rivières et des fontaines s'il lui reste une tache encore.

Gibier célèbre et oiseau curieux, le merle de Corse est très peu répandu en dehors de son île. Ses forêts lui suffisent, il se contente des figues natales et de la branche de myrte d'où il écoute le cri des aigles, les murmures du vent et la voix d'un pâtre chantant quelque hymne national ou les litanies de la Vierge. Si un coup de feu fait retentir les bois, il ne s'en émeut guère. Son instinct de merle lui dit, sans doute, que c'est là une explication de famille qui ne le regarde pas ou quelque contrebandier qui vient de saluer un gendarme. Nice, Gênes et Marseille sont les seules villes du littoral où l'on transporte ce rare gibier.

On sait quelle guerre implacable l'homme fait à l'alouette, cette petite reine des airs, qui se laisse prendre à tous les miroirs et dont il oublie pour un rôti minuscule les services et les chansons. L'alouette est par excellence l'oiseau des champs; elle en est la musicienne attirée et Pamie fidèle.

Chaque année il se vend près de deux millions d'alouettes, prodigieuse hécatombe, deuil des champs et triomphe de l'insecte ravageur. Deux millions d'alouettes! Combien de jolies voix éteintes et de joyeux refrains qui ne salueront plus l'aurore du laboureur; combien d'oiseaux charmants n'égèreront plus leurs trilles harmonieux sur les sillons, ne s'envoleront plus comme des fusées vers le ciel. La vive et joyeuse alouette était l'emblème national de la vieille Gaule. De sa petite aile grise, elle protégeait les légions comme elle protège nos champs. Nos ancêtres ne la mangeaient pas, ils la vénéraient; ils ne prenaient pas la gentille alouette au miroir de leurs boucliers étincelants pour étouffer son joyeux « tire lire à lire » dans une croûte de seigle aux reflets d'or.

III

LES LÉGUMES : *Asperge*. — Fontenelle. — *La légende de l'oignon*. — *Le haricot roi des potagers*. — *L'artichaut, son origine*. — *Le chou*. — *Une aventure du maréchal Bugeaud*.

LES FRUITS : *Poires*. — *Cerises et pêches*. — *Louis XVIII et son jardinier*.

Avec l'aubépine et le muguet apparaît l'asperge à la tête violette et penchée. Dans l'air printanier qu'embaument les lilas, il y a comme un doux parfum de primeurs. Des renflements bizarres du jardin s'élance tout à coup une tige verte et frêle, élégante et souple, c'est l'asperge. A chaque rayon de soleil, elle s'élève et grandit, dressant vers le ciel sa petite tête lilas. On coupe l'asperge, elle repousse; on la

coupe encore, elle pousse toujours; c'est une tige de vie. L'asperge est italienne comme la tomate est espagnole, l'aubergine sicilienne, la fève grecque, le pois égyptien. Sur les pentes volcaniques des Deux Siciles, au pied du Vésuve et de l'Etna, poussent des asperges incomparables dont la reine est l'asperge de Catane.

Il est assez difficile, en parlant de l'asperge, de ne pas rappeler l'anecdote de Fontenelle. On sait que l'illustre académicien était un gourmet aussi tyrannique que délicat. La duchesse de Grammont le disait capable de mettre le feu au château de Versailles pour faire cuire un ortolan. Un matin, le marquis de Garcin vient déjeuner chez Fontenelle. Quelle heureuse inspiration! Justement l'auteur de la *Pluralité des mœurs* a reçu de l'ambassadeur de Naples une magnifique botte d'asperges et l'on est en plein janvier! A quelle sauce mangera-t-on les fameuses asperges du Vésuve? Fontenelle penche pour la vinaigrette, le marquis de Garcin pour la sauce blanche. Enfin, il est convenu qu'une part équitable sera faite au goût de chacun: une moitié de la botte à l'huile pour Fontenelle, l'autre moitié à la sauce blanche pour son ami. Mais voici que le marquis de Garcin, sorte de tonneau vivant, jette un cri et tombe: il est mort! Fontenelle aussitôt se précipite vers l'office et, d'une voix triomphante, crie à son cordon bleu: « Thérèse, toutes les asperges à l'huile! »

— Oignon, bel oignon à la robe d'argent, pourquoi fais-tu pleurer? n'est-ce donc pas assez des tristesses de la vie, des ennuis qu'apporte chaque jour? Oignon vêtu d'argent, pourquoi fais-tu pleurer?...

L'oignon répond :

— Durant leur captivité, les Hébreux, se rappelant les chevreux d'Israël et les grasses génisses de la Galilée, arrosaient des larmes de l'exil l'invariable oignon d'Egypte dont les nourrissaient les Pharaons. C'est depuis ce temps lointain que je rends, quand on me dépouille, les larmes dont je fus abreuvé.

Après la légende, la réalité: l'oignon est originaire de l'Egypte et de l'Arabie. L'oignon fut Dieu, honneur que n'ont jamais eu le concombre et le navet. On le vénérât tout en le croquant. La reine de Saba envoyait au roi Salomon des chèvres blanches et des oignons prodigieux. Avec les dattes et les figues, l'oignon d'Arabie est la ressource des caravanes, et, pendant des siècles, le serf de France n'eut qu'un oignon pour égayer son pain noir.

Le haricot est le roi des potagers comme la pomme de terre est la reine des champs. C'est un besoin alimentaire. Les variétés sont innombrables, il y en a de toutes couleurs: de blancs, de noirs, de rouges, de violets, de ponceau, de chamois, de café-au-lait, de gris, de

roses, de verts, de mouchetés, de bronzés, de marbrés, de jaspés, de bicolores; il y a le suisse sang-de-bœuf et le suisse ventre-de-biche, le nain rose et le géant lilas. Le haricot n'est pas seulement un de nos premiers légumes, c'est aussi une plante charmante. J'aime ses gousses vertes et fines, et ses grains pittoresques, roses ou violets, zébrés. Le haricot ramé escalade les branches comme un volubilis et ses jolies fleurs étoilent avec grâce son feuillage qui ressemble à celui du lilas.

L'artichaut est originaire de la Barbarie. A vrai dire, ce n'est pas une espèce botanique mais une dérivation du cardon sauvage qui pousse à l'état spontané dans toutes les régions de la Méditerranée, depuis le Maroc jusqu'en Palestine. Avec ses feuilles pâles et minces, finement dentelées, qui s'écartent et qui se penchent autour d'une tige droite et fière, chargée de beaux fruits, l'artichaut est une plante d'élégance, de distinction et d'originalité; sa fleur, d'un violet pourpre et d'une forme singulière, a l'aspect de l'énorme pompon d'un shako imaginaire.

Il n'est pas de légume, après la pomme de terre peut-être, plus populaire que le chou. C'est un vrai paysan qui n'a pas les fragiles délicatesses de l'asperge, le panache coquet de la carotte, le turban du potiron, la chevelure artistement frisée de la chicorée, le teint créole des concombres, les joues roses du radis et les fleurs coquettes que le petit pois met à sa boutonnière. Le chou est un bon villageois, large, trapu, solide comme le sol qui le porte, à l'allure rustique et franche; il me plaît de voir sa grosse tête ronde émergeant de larges feuilles verdoyantes et plissées, arrondies en forme de collerette. On a beaucoup discuté autour de son berceau problématique. Est-il du Nord ou du Midi? J'incline à croire que le chou est oriental: avec son aspect touffu et ses larges feuilles opulentes, n'a-t-il pas l'air d'une plante des Tropiques? Si le chou n'avait pas été vulgarisé par la soupe et déshonoré par les lapins, il nous apparaîtrait avec son admirable feuillage comme une plante d'ornement, digne de nos massifs et de nos corbeilles.

Le chou est comme un symbole de détachement mondain, de calme et de repos domestique: Après la bataille d'Isly, le maréchal Bugeaud couvert de lauriers africains rentre en Périgord, dans sa chère petite ville d'Excideuil. Partout des arcs de triomphe, des fanfares, des députations, des discours. Le maréchal, assez impatient de sa nature, n'a qu'un désir: s'esquiver. Le retenant par la basque de son uniforme, le maire s'écrie de toute la force de ses poumons: « Honneur au héros qui a planté le drapeau de la France sur les bords de l'Isly et qui.... »

— Revient parmi vous, riposte Bugeaud, pour planter ses choux.

Des légumes, si vous le voulez bien, nous allons passer aux fruits.

La poire est la rose des vergers, c'est la reine des fruits. Par sa maturité successive et sa beauté, par la variété infinie de ses espèces, par la délicatesse de ses parfums et les suavités de son arôme, par la finesse de ses chairs embaumées et fondantes, la poire est la grande souveraine des espaliers et des jardins. Prunes, pêches, abricots, cerises, framboises, tout ne vit que l'espace d'une saison; la poire passe les hivers et les printemps, atteint les étés. On cueille des poires en juillet, on en savoure en mars, en avril. Avec la pomme, mère des cidres dorés, c'est le dessert des saisons qui n'ont plus de desserts.

Le poirier, qui nous vient de Syrie, est un arbre d'une étonnante souplesse et d'une rare docilité; sous la main de l'horticulteur il se déploie en éventail, s'allonge en guirlande, s'incline en saule pleureur, se relève en panache, se creuse en entonnoir, s'arrondit en vase. Les jardiniers chinois et japonais, par un tour de force qui plaît à leur génie patient, s'appliquent à rapetisser des poiriers nains au niveau d'une fleur; et ils sont très fiers d'amoindrir ainsi la nature qu'ils mettent sous globe ou en pot comme s'ils avaient trouvé le secret bizarre de faire grand en faisant petit.

Parlez-moi plutôt de ce champ de poiriers incomparables qui s'étend de Tours à Nantes et parfume tout l'Anjou, des vergers de la Touraine et de la Normandie, des jardins renommés des bords de la Seine. La France fournit des poires au monde entier. Elle en a pour tous les goûts, pour toutes les tables, pour toutes les saisons et pour tous les pays.

— A la douce! A la douce! Voici les cerises qui poussent. A la douce!

C'est le temps des cerises. Elles rougissent les corbeilles et les paniers, et, dans les voitures à bras qui sillonnent Paris, elles passent ensoleillées, en cascades riantes, en flots de pourpre. C'est le temps des cerises... Et la voix rauque du marchand des quatre-saisons répète son cri joyeux comme un rayon de soleil: « A la douce! A la douce! » De tous les fruits de l'année, c'est le plus populaire et le plus aimé.

D'où vient la cerise? Après la conquête du Pont, Lucullus rapporta ce fruit délicieux de Cerasonte d'où le nom cerisier. Depuis, l'arbre de Lucullus s'est partout enraciné, poussant du Nord au Midi, des branches chargées de cent variétés de cerises. La cerise est particulièrement chère aux enfants et aux oiseaux. Pour écarter les moineaux pillards, nous avions posé, grand'mère et moi, un mannequin dans les branches. Mais les rusés compères s'aperçurent bientôt que ce terrible garde champêtre n'était qu'un homme de paille. Pour eux les grelots de

son chapeau devinrent comme la cloche du diner; aussitôt qu'un moineau agitait l'innocente sonnerie en se posant sur une branche, tous les autres pierrots accouraient se mettre à table. Tandis qu'ils se régalaient à bec que veux-tu, je mêlais des cerises roses aux cheveux blancs de grand'mère, et quand j'avais bien admiré ces pendants de corail, je venais furtivement les croquer sous son oreille, entre deux baisers.

— A la douce! A la douce! Ce sont les cerises qui passent, qui ont passé.

Tout est rose et blanc, jaune, violet, pourpre, lisse ou duveteux dans la famille des pêches. Tout embaume et tout fond; c'est un sucre, un parfum. La pêche est originaire de la Perse, où, remarque singulière, elle est médiocre et peu goûtée. Nul n'est prophète dans son pays. C'est en se répandant en Europe, surtout en France que la pêche a conquis sa splendide métamorphose. Nos pêches de France sont les plus estimées des pêches. Que d'essais répétés, de patientes recherches et d'ingénieuses combinaisons n'a-t-il pas fallu pour produire ces merveilles des vergers et des jardins! Plus vaste encore est le domaine du pêcher. Partout où le pourpre festonne nos coteaux ensoleillés, on rencontre la petite pêche des vignes, suave et parfumée, un fondant, un délice.

Connaissez-vous l'histoire du petit Saturnin, fils du jardinier du roi Louis XVIII, grand amateur de pêches : Un matin, le père Saturnin confie à son enfant deux pêches admirables, dessert attendu du roi. Le petit Saturnin met les pêches dans un panier et les porte à Sa Majesté. A la vue de ces fruits superbes, le monarque veut louer l'enfant qu'il fait appeler, et, séance tenante, savoure avec délice la plus belle des deux pêches. Le jeune Saturnin est déluré, fûté, malin, il charme le roi qui lui commande avec bonté de manger la seconde pêche.

— Volontiers, fait gaiement Saturnin. Et tirant un couteau de sa poche, il se met à peler délicatement le fruit que Sa Majesté lui a donné.

— Malheureux! s'écrie Louis XVIII en saisissant le bras de l'enfant. Que vas-tu faire? Ne sais-tu donc pas, petit sot, que la pêche ne se pèle jamais?

— Je vais vous dire, fait Saturnin en regardant tour à tour la pêche et le roi. En route, j'ai laissé tomber mon panier en cueillant des mûres, et les deux pêches ont roulé dans... la crotte...

On devine la grimace de Louis XVIII qui venait, sans l'essuyer, de savourer la pêche jusqu'au noyau.

FULBERT-DUMONTEIL.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

LES COULEURS

PAR CH.-ER. GUIGNET

La science peut avoir de l'attrait, même pour les jeunes filles, quand elle est présentée avec la clarté que M. Guignet apporte dans l'étude des phénomènes qui dérivent de l'existence et de l'application des couleurs. Cet abrégé ingénieux aidera chacune de vous, mesdemoiselles, à se rendre compte d'effets que vous avez rencontrés fréquemment sans en démêler les causes.

Un premier chapitre, *Le coloris au point de vue de l'art*, montre comment l'attrait des couleurs auquel l'homme à l'état sauvage est si sensible, se développe et s'épure avec la civilisation. Suit une intéressante digression sur les harmonies des couleurs comparées à la musique et une distinction entre les couleurs des minéraux et celles des êtres vivants. Vous ne trouverez pas le feuillage des arbres moins beau quand vous saurez de quelle matière il se colore, ni les fleurs moins séduisantes quand elles vous au-

ront donné le secret chimique de leur teintes si variées qui se modifient sous telle ou telle influence.

L'emploi des couleurs dans l'opération du tatouage vous laissera relativement indifférentes, sans doute, quoique les Japonais exécutent, paraît-il, de véritables merveilles d'ornementation sur le vif, mais il n'est pas inutile d'avertir les personnes, même les plus résolues à n'y pas recourir, des effets de l'emploi du fard. Comme le dit fort bien M. Guignet, il n'y a qu'une seule espèce de fard qui puisse à lui seul remplacer tous les autres, c'est le fard de la santé. A toutes les époques pourtant, il a paru nécessaire d'y ajouter ou d'y suppléer. Jézabel se passait les yeux à l'antimoine, les dames romaines abusaient de la céruse.

Saviez-vous que c'était une nouvelle poudre à cheveux qui avait été l'occasion de la découverte de la terre blanche dont sortit la porcelaine de Saxe? — Auriez-vous soupçonné que l'eau oxygénée tant employée aujourd'hui pour *blondir*, servit aussi à la préparation des faux cheveux

empruntés en grande partie à la race jaune ? Telle jolie femme porte sur sa tête des mèches de provenance asiatique qui, sans l'opération que leur font subir les coiffeurs, resteraient gros et durs comme des crins.

La partie du volume qui traite de la vision des couleurs contient un détail bien avantageux pour les femmes : elles sont, paraît-il, beaucoup moins que les hommes sujettes à un défaut de la vue qui est assez commun, puisqu'il atteint 5 et même 10 0/0 de la population adulte : le daltonisme, qui confond le rouge avec le vert et ne reconnaît, en somme, dans le spectre solaire, que deux régions, le jaune et le bleu. Eh bien, les femmes doivent ce privilège à une éducation particulière de l'œil commencée dès l'enfance, aussitôt qu'elles essayent d'assortir les couleurs dans la toilette ou les petits ouvrages. Ce sont les examens pour les chemins de fer et la marine qui ont révélé la fréquence du daltonisme. Il ne faut donc pas s'étonner si beaucoup de peintres ne sont point coloristes.

Après quelques détails sur les sources de lumière, la composition de la lumière du soleil, etc., vous arriverez à la cause de la coloration des objets et à une étude des couleurs complémentaires qui ne vous sera pas inutile pour décider les questions d'ameublement ou de parure. Les effets de contrastes sont aussi très multiples et peuvent être rendus très harmonieux, surtout quand les couleurs sont *rabattues* par du noir ; encore faut-il tenir compte de la *nuance* du noir ; le jaune clair ressort sur du noir un peu violeté, le rouge clair sur du noir un peu verdâtre. Les grandes élégantes savent cela.

Si nous passons au chapitre des teintures, nous découvrirons que les deux coquillages qui produisaient la pourpre antique sont toujours très communs sur les bords de la Méditerranée ; nous ne nous servons plus de la fameuse pourpre de Tyr, non pas parce que le secret en est perdu, mais parce que nous faisons beaucoup mieux à meilleur marché. Et maintenant, étudiez une à une la découverte des couleurs, notamment celle du bleu de Prusse si curieuse et qui prouve que la plupart des inventions naissent de l'alliance d'un heureux hasard avec des observations originales. Vous finirez par l'emploi des couleurs dans l'art et dans l'industrie et il vous restera de cette lecture facile un fond sérieux de connaissances nouvelles (1).



L'IRLANDE IL Y A QUARANTE ANS

PAR MISS ANNIE KEARY

Nous ne saurions trop insister sur le mérite de cet excellent livre, intéressant comme un

(1) *Les Couleurs*, par Ch.-Er. Guignet. Libr. Hachette, 79, boul. St-Germain. Ouvr. illustré, 2 fr. 25.

roman, instructif comme un ouvrage d'histoire, où de jolies et honnêtes aventures d'amours, contrariées par la politique, s'entremêlent au tableau émouvant de l'insurrection irlandaise de 1813 qui eut pour suite l'émigration en Amérique et l'association agraire du Férianisme. On y fera connaissance avec les causes qui ont amené la longue infortune d'un peuple aux défauts séduisants, aux qualités dangereuses, qu'il est difficile de juger impartialement tant il est sympathique ; on y verra les efforts désespérés d'O'Connell pour obtenir la législature indépendante, qui, selon lui, pouvait seule faire droit aux griefs de la jeune Irlande, et l'horreur de la famine s'entremêler à des agitations qui depuis se sont, hélas, renouvelées, qui menacent de ne jamais finir !

Au dénouement, les regards attristés du lecteur se reposent sur le bonheur si mérité d'Ellen Daly et de John Thornley, qui, malgré les antipathies de race et des obstacles de toute sorte ont su faire triompher leur affection mutuelle et réconcilier autour d'eux tous les cœurs désunis (1).

CŒUR DE FER

PAR MADAME LA VICOMTESSE DE PITRAY

Née de Ségur

Nous connaissons des livres plus simples qui, signés de ce même nom nous ont plu davantage ; il n'en est pas moins certain que M^{me} de Pitray a hérité de quelques-unes des qualités qui ont fait le succès de feu M^{me} de Ségur, cette reine de la Bibliothèque rose. Ce n'est ni l'imagination, ni l'intérêt qui manquent à *Cœur de fer*. Que ce nom sinistre n'effraye personne d'ailleurs, *Cœur de fer* est le pseudonyme d'un homme de lettres que l'injuste malédiction de sa mère a jeté dans la plus noire misanthropie, ce qui ne l'empêche pas d'accomplir en secret toute sorte de bonnes actions. Il finit à la Grande-Chartreuse, après avoir appris que les auteurs de son désespoir s'étaient repentis et rétractés et après avoir comblé de biens, en guise de vengeance, la fille même du frère qui l'avait calomnié autrefois. C'est d'un dramatique un peu enfantin, la facilité du style va jusqu'à la négligence, mais l'action très rapide ne permet pas un moment d'ennui, les sentiments sont nobles et il serait à souhaiter que ce petit roman trouvât place dans les bibliothèques populaires, auxquelles on peut le recommander comme amusant et inoffensif à la fois (2).

TH. BENTZON.

(1) *L'Irlande il y a quarante ans*, par Miss A. Keary, roman traduit de l'anglais par M^{me} de Witt, 1. vol. : 1 fr. 25. Hachette, 79, boul. St-Germain.

(2) *Cœur de fer*, par la vicomtesse de Pitray, 1 vol. : 2 francs, librairie Haton, 35, rue Bonaparte.

UN PORTRAIT DE FAMILLE

Kermaria, 2 août 188 .



1 j'avais le bonheur de posséder encore ma mère, elle s'écrierait bien haut, et non sans pleurer, j'en suis sûr, la pauvre chère âme! que le Tonkin, comme à bien d'autres, a été fatal à son fils.

J'offre en effet, dans ma personne, un abrégé des fléaux de cet heureux pays, Eldorado de nos politiciens. Dès mon arrivée, le choléra

a failli m'emporter. J'ai reçu dans des escarmouches obscures, où tant de braves gens ont fait leur devoir et laissé leur vie sans espoir que nul sache jamais leur nom, excepté Celui auquel on a doublement besoin de croire lorsqu'un pays ingrat cherche à cacher le nombre des victimes d'une colonisation aventureuse, j'ai reçu, dis-je, des horions, des égratignures et même une balafre qui a tracé pour toujours sur mon front sa marque d'origine. A Bac-Ninh, j'ai eu l'épaule traversée d'une balle, et à Lang-Son, un éclat d'obus m'a fracassé la jambe. Enfin, les fièvres paludéennes ont retardé la guérison de mes blessures, et lorsque, m'appuyant sur une canne et l'épaule encore emboîtée dans un appareil, j'ai mis le pied sur le transport qui devait me ramener en France, mes camarades de Saint-Cyr n'auraient certes reconnu dans cet invalide ni ma tournure, ni même mon visage.

Mais comme je n'ai plus de mère, hélas! pour compter mes blessures, déplorer mon amaigrissement et s'effrayer de ma pâleur, je ne puis m'empêcher de me trouver le plus favorisé des lieutenants. Après tout, le Tonkin est un beau pays et, étant donné qu'on est soldat pour se battre, mes camarades qui, restés en France, vont de la parade au café et du café à la parade, doivent envier joliment la chance que j'ai eue de faire cette campagne. D'abord, le major m'a promis formellement, et cela dès le premier moment, que mon épaule reprendra sa souplesse et que je fournirai encore plus d'une valse brillante dans mes campagnes mondaines. Ensuite, j'ai obtenu deux ans avant mon tour l'épaulette de lieutenant; un bout de ruban rouge, le remède souverain des blessures militaires, fleurit au bouton de mon dolman, et même ma balafre donne un air martial à un visage qui, à mon secret ennui, demeurait presque enfantin. J'en suis fier, de ma balafre,

je peux bien le dire, plus fier que de mon ruban rouge, parce qu'enfin, le ruban, tout le monde peut l'avoir, même ceux qui, comme M. Benoîton, se bornent à donner l'exemple de la fortune. Tandis que la blessure... eh! bien, ça rappelle aux autres que j'ai fait mon devoir et, à moi, que noblesse oblige et qu'un vrai soldat est d'autant plus lié envers son pays qu'il lui a payé sa dette d'une manière plus sanglante.

Enfin, je vis, et il faut être jeune, joyeux, plein de vagues espérances, pour comprendre la douceur de cette sensation au sortir d'un enfer où l'on a tour à tour disputé son existence au feu, au fer, et à cette mort plus lente ou plus hideuse qui plane sur un lit d'hôpital.

Toutes les extases de la convalescence s'emparaient de moi, tandis qu'étendu sur le pont, je voyais la mer bleue scintiller au soleil, et que je suivais le sillage d'argent du navire qui me ramenait dans ma patrie. Pour moi, ce spectacle grandiose n'avait rien de monotone. Mes forces revenaient à la brise de mer; les officiers du bord me proclamaient le plus gai d'entre eux; les matelots, je le voyais bien, aimaient à regarder ma figure heureuse, et l'une des dames passagères, qui me soignait bien parce qu'elle a un fils soldat, disait que j'avais des sourires d'enfant sous ma terrible balafre.

Est-ce qu'on peut dire combien la France est belle pour qui l'a quittée depuis longtemps et a cru ne plus la revoir?... Même les grandes salles tristes du Val-de-Grâce, où je dus faire une halte, me semblèrent presque riantes. Les docteurs de Paris confirmèrent le diagnostic du major. Les eaux firent merveille. Mon épaule fut débarrassée de son appareil, et ma canne devint une coquetterie qui me valut de beaux regards furtifs et compatissants de la part des jeunes filles. Toutefois, on prolongea de trois mois mon congé de convalescence, avec la recommandation expresse de passer au bord de la mer ou à la campagne le reste de l'été.

Si avancée que fût la guérison, je n'en étais pas encore à voir se réaliser la promesse qui m'avait été faite de danser comme jadis. Les stations à la mode, avec leurs casinos, m'eussent infligé le supplice de Tantale. Étant condamné pour quelque temps encore à un repos relatif, je me souvins tout naturellement que je possédais au fond du Finistère le plus solitaire des châteaux, dans un site pittoresque dont je conservais un doux et mélancolique souvenir d'enfance.

Ma mère m'y menait chaque année voir mon aïeul paternel. S'il est en moi, comme l'assurait

mon professeur de seconde, une fibre poétique qui a élevé mon âme au-dessus des mauvais jours et qui a paré mon devoir souvent obscur et aride d'un charme subtil et mystérieux, cette fibre a commencé à vibrer dans ce pays sauvage, que j'aimais d'instinct et de passion. J'avais quatorze ans lorsque tout m'a manqué. La même année a vu mourir ma mère et mon aïeul ; j'avais perdu mon père depuis longtemps déjà. Alors a commencé pour moi la vie de collège, terriblement froide pour un jeune cœur si brusquement sevré de tendresses. Mes vacances se passaient chez mon tuteur, dans une villa des bords de la Seine, dans un site aussi artificiel que gracieux, tandis que le château breton, fermé comme pour des funérailles, demeurait à la garde de deux vieux serviteurs. J'avais projeté plus d'une fois d'y revenir lorsque je serais un homme. Mais presque au sortir de Saint-Cyr, je suis parti pour le Tonkin, et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu réaliser mon rêve et affronter, moitié heureux, moitié craintif, les ombres chères et les souvenirs mêlés de gaieté et de tristesse que je devais retrouver entre les murs de granit de Kermaria...

3 août.

Un brillant rayon de soleil, dardant sur mon papier et m'invitant à la promenade, a interrompu ce monologue qui, je le suppose, est un besoin de la solitude, surtout si l'ermite est jeune, et si son cœur et son cerveau sont pleins de choses vagues et douces que le courant de la plume doit entraîner avec lui...

Peut-être, cependant, n'aurais-je pas eu l'idée de me tenir à moi-même ce discours sans suite et sans grand intérêt, si j'avais une jambe infatigable, ou tout au moins une monture complaisante, et que je pusse errer en liberté dans ce pays qui ne dément aucun de mes souvenirs les plus enthousiastes. Mais on m'a défendu de monter à cheval, et d'autre part, il est encore des moments où je dois choisir un jonc solide, qui n'est pas, hélas ! un vain ornement. Ce repos forcé et la nécessité d'occuper mes heures, me reportent à ces feuilles blanches, quelque peu dénuées d'incidents que soit ma vie actuelle...

Toujours si j'avais eu ma pauvre mère, les choses se seraient passées bien différemment lors de mon départ pour Kermaria. La chère créature qui m'a quitté si tôt et qui m'eût aimé avec des sollicitudes si tendres, eût disposé elle-même notre antique maison, inhabité depuis si longtemps. Tout au moins eût-elle multiplié les ordres les plus pressants et les recommandations les plus minutieuses pour faire aérer les chambres, renouveler la literie, secouer les tentures, vérifier les fermetures imparfaites et

introduire dans ce logis d'autrefois la plus grande source de confort moderne. En admettant qu'un lieutenant de vingt-quatre ans eût songé à tous ces soins prudents, ce qui est peu vraisemblable, les idées particulières que je cache à certaines gens avec un soin jaloux, m'inspiraient le désir de revoir la vieille maison telle que l'avait laissée la mort de mon dernier parent, afin d'y retrouver les traces, les habitudes, le souvenir plus vif de ceux que j'y avais vus aux jours de mon insouciance jeunesse. Mon cœur qui, j'ose le dire, n'a pas eu de palpitations plus rapides en face des bandes de pirates et sous le feu de leurs armes allemandes, battait d'une manière désordonnée à la pensée de retrouver la chambre de ma mère telle qu'elle l'avait laissée, avec son lit capitonné en toile de Jouy, ses deux bergères fanées, son bonheur du jour et le vieux secrétaire en marqueterie devant lequel je m'asseyais d'un air maussade pour faire mes devoirs de vacances... Ah ! si j'avais su ! Si l'on savait ! Si l'on faisait toujours son devoir, même lorsque le devoir ne consiste encore qu'à sourire à sa mère et à se laisser conduire par sa douce main, on s'épargnerait pour l'avenir des regrets et même des remords ! Et il n'y pas de petit remords quand l'être envers qui l'on se reproche quelque chose a disparu pour toujours...

J'avais donc recommandé jadis de ne pas déplacer un meuble. En dépit de toutes les lois de l'hygiène, j'aurais aimé à retrouver dans chacune des chambres antiques la poussière vénérable de dix années...

Et est-ce hier matin seulement (le chemin parcouru me semble immense, tant il y a d'abîmes entre Paris et le Finistère), est-ce seulement hier que j'ai quitté le chemin de fer, c'est-à-dire le dernier vestige du monde civilisé, pour monter dans une diligence vermoulue et arriver à l'improviste dans mon vieux domaine ?

La voiture était pitoyable, mais la campagne, étincelante de soleil et encore humide de rosée, était idéale. Ce n'est pas que le site offre rien de grandiose, mais il avait ce charme indéfinissable de l'heure matinale, et aussi ce cachet particulier à un pays où rien n'est banal, et où la stérilité elle-même revêt une forme mystérieusement tragique qui parle à l'imagination. Tantôt la route bordait des champs dorés où les épis mûrs se penchaient en attendant le moissonneur, tantôt elle longeait des landes désertes, revêtues en ce moment d'une robe d'ajoncs d'or ou du manteau de pourpre des bruyères. Ça et là se dressaient des blocs de granit étincelants de mica ou voilés de mousses grises. Des prairies peuplées de petites vaches maigres et agiles, des collines aux flancs arrondis, couvertes, comme un damier, de champs ou d'herbages limités par les fossés plantés de chênes ébranchés, des mesures au toit de chaume

brodé de digitales ou de joubarbe, un clocher surgissant d'un bouquet d'arbres, une masse de bois indiquant un domaine, tout cela variait le paysage et réveillait en moi des souvenirs pleins de charme et de mélancolie.

Au bout d'une heure et demie, la diligence s'arrêta à l'entrée de la petite ville voisine de Kermaria. Là encore, rien n'était changé. La rue tortueuse était bordée des mêmes maisons à pignons, les mêmes enseignes, déteintes ou repeintes à neuf, s'élevaient au-dessus des mêmes auberges, et la coiffe du pays, avec ses barbes relevées, n'avait point fait place aux bonnets vulgaires ou aux chapeaux prétentieux.

Je me hâtai de commander une carriole et un cheval pour Kermaria et, tandis qu'on attelait, je demandai une tasse de café à l'inévitable *Cheval-Blanc*. Ce n'était pas un hôtel fashionable, oh ! non ! On devait traverser la cuisine, d'ailleurs propre, vaste, brillante, pour arriver à la salle à manger, tapissée d'un papier verdure reproduisant, à cinquante centimètres d'intervalle, le modèle indéfiniment répété d'un chalet suisse sur le flanc d'une montagne neigeuse, plantée de sapins. Il y avait des lithographies suspendues au mur, comme si ce papier n'eût pas été assez décoratif, de ces lithographies qu'on s'étonne de trouver en de tels endroits et auxquelles l'ignorance même des propriétaires doit attacher quelque idée mystérieuse : la mort de Mazeppa, la légende de Bélisaire et l'abdication de Charles-Quint. L'hôtesse, dont l'embonpoint prouvait l'excellence de la chère du *Cheval-Blanc*, et qui ombrageait sa large figure souriante sous les ailes de mousseline de sa grande coiffe, l'hôtesse en personne me servit du café mêlé de chicorée, inconvénient compensé par une crème épaisse et authentique, puis du bon pain de ménage avec du beurre couleur d'or. Comme tout cela était loin de Paris et encore plus loin du Tonkin !

Quand je partis, après avoir payé un prix fort en retard sur les tarifs modernes, le soleil était devenu ardent et le cocher essuyait fréquemment son front du revers de sa manche ; mais cette chaleur était simplement bienfaisante pour un homme sur le front duquel ont dardé les brûlants rayons d'un ciel d'Orient.

Le paysage devenait plus pittoresque. Un joli ruisseau, clair et rapide, clapotant sur un lit de roches, côtoyait la route et semblait se hâter pour suivre la voiture. Des bouquets de saules et des tapis de myosotis bordaient ses rives étroites. Au-delà, il y avait encore des champs entourés de fossés, des prairies et des landes ; mais les collines devenaient plus agrestes et, à l'arrière-plan, se profilait une chaîne de montagnes bleuâtres ; on voyait à la fois plus de bois et plus de landes. Au loin, une forêt mas-

sait ses futaies, dont le vert sombre tranchait sur le bleu du ciel.

La carriole laissa à droite le petit bourg qui groupait ses toits de chaume ou d'ardoises autour du cimetière verdoyant et de l'église aux tons grisâtres, et s'engagea dans une avenue à la fois majestueuse et rustique, que nulle grille d'entrée ne séparait de la route et dont la quadruple rangée d'arbres ombrageait un épais tapis de gazon, excepté au milieu, où les charrettes avaient tracé un chemin et laissé de profondes ornières...

Cette avenue, longue de six cents mètres, n'offre pas la correction monotone de la ligne droite ; elle forme des méandres majestueux, et de splendides masses de verdure y tranchent sur les troncs vigoureux des chênes et sur le revêtement de bruyères violettes qui recouvre les fossés. De tous côtés croissent de superbes panaches de fougère, des touffes de genêt aux fleurs d'or et, lorsque la voûte épaisse des arbres s'écarte au-dessus de votre tête, on aperçoit entre les branches des découpures d'azur foncé traversées par un rayon de soleil...

C'est l'avenue de Kermaria...

Je descendis et renvoyai la carriole avant d'apercevoir la maison. Mes souvenirs revenaient en foule ; mes yeux, qui devenaient humides, cherchaient instinctivement entre les troncs des hêtres la robe claire de ma mère, qui aimait à errer dans la poétique avenue, et j'aurais craint de profaner mes émotions en présence d'un indifférent...

Et tandis que je m'avançais lentement sur le tapis d'herbe épaisse, mille sentiments divers partageaient mon âme ; le regret des affections perdues, les souvenirs qui hantaient pour moi ces lieux jadis familiers, et en même temps une exubérance de vie, une sorte d'enivrement de solitude, sans parler d'un autre instinct tout nouveau qui s'éveillait en moi et qui me faisait attacher du prix à la possession de ces arbres séculaires et de ce site poétique.

Quand le château m'apparut, je m'arrêtai, cherchant peut-être, sans m'en rendre compte, à harmoniser mes souvenirs d'enfance avec mes impressions actuelles.

Ainsi qu'il arrive toujours, les proportions des bâtiments qui s'élevaient devant moi étaient moindres que je ne me les rappelais. Kermaria, comme architecture, mérite à peine le nom de château. C'est un édifice en pierres grises, lourd et un peu bas, relevé par des toits énormes et des fenêtres de mansarde à frontons sculptés et à clochetons. Le porche, avec son auvent de pierre, est orné de figures grossièrement fouillées, et surmonté d'armoiries. Les fenêtres, rares, mais larges, et à meneaux de granit, percent irrégulièrement la longue façade. A droite et à gauche s'élèvent des constructions

d'une antiquité évidente : des écuries, un colombier et, un peu à l'écart, une ancienne chapelle avec une porte et une fenêtre gothiques. La cour, fermée par une grille en bois verroulu, dont les assises solides et les piliers massifs ont dû jadis soutenir quelque bel ouvrage en fer forgé, la cour est vaste, mais mal tenue, plaquée d'un gazon inégal, et ornée d'un vieux puits. Dans l'un des angles, il y a un énorme figuier et, tout près, une génisse blanche et noire regardait, de ses grands yeux doux, quelque chose de vague qui continuait à l'absorber même lorsque la grille grinça lamentablement sous ma main.

En s'ouvrant, le battant heurte une cloche fêlée, dont le son prolongé vibra longtemps après que j'eus traversé la cour. En ce moment, le soleil dardait de brillants rayons sur les vitres de toutes les fenêtres, mais je pus voir que les volets intérieurs étaient clos. On eût dit la maison de quelque Belle au bois dormant rustique.

Cependant, à l'appel de la cloche, une femme parut, sortant de derrière un des pignons, une femme vêtue en paysanne, dont je reconnus sinon les traits ridés, du moins le fichu d'indienne noire à fleurs blanches et la coiffe aux barbes empenées.

Elle s'avança tranquillement vers moi, comme si l'arrivée d'un visiteur eût été chose ordinaire dans cette demeure isolée, et, me saluant d'un bonjour laconique, elle attendit avec le flegme de sa race que je lui expliquasse le motif de ma venue.

Moi, ému involontairement, je cherchais à retrouver sur cette figure fanée et brunie la beauté mûre et robuste de la brave servante que j'avais connue jadis.

Je lui tendis la main.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, ma bonne Olive ? Moi je suis heureux de retrouver au moins un visage ami en rentrant chez moi.

Elle ne poussa aucune exclamation, elle ne tressaillit même pas. Ses yeux un peu fatigués examinèrent curieusement le nouveau venu dont la figure maigre et bronzée ne lui rappelait guère le jeune garçon au teint délicat et aux joues rondes qu'elle avait autrefois beaucoup gâté. Son intelligence un peu lente avait peine à identifier deux êtres si différents, et ce fut avec un accent hésitant qu'elle me dit enfin :

— Vous êtes M. Robert ?

— En personne, tel que m'ont fait les Annamites, la fièvre et le choléra, répondis-je gaiement, secouant de nouveau et cordialement sa main brune.

Elle me regardait toujours. Quelque chose dans le son de ma voix ou dans mon sourire lui rappela sans doute l'enfant d'autrefois, car sa physionomie impassible s'anima enfin.

— Monsieur Robert ! reprit-elle d'un ton dans lequel, à la surprise, se mêlait une joie encore timide, est-il possible que vous reveniez comme ça, au bout de si longtemps, et sans prévenir, encore !

— Je savais que je trouverais tout en ordre par vos soins, ma bonne Olive.

Elle porta vivement le coin de son tablier à ses yeux, qui devenaient humides.

— J'ai essayé, monsieur Robert, car j'espérais toujours que vous reviendriez... Pourquoi. Monsieur n'est-il pas ici pour voir son petit-fils devenu un homme, un officier ?... Et la pauvre jeune dame !... Seigneur !... Elle aimait tant à venir ici !

Olive porta de nouveau son tablier à ses yeux. Moi, je sentis qu'une larme coulait sur ma joue... Je ne sais si parmi mes amis il en est un seul devant qui je pleurerais sans contrainte ; mais je n'eus pas même l'idée de cacher cette larme à l'excellente femme qui se tenait là, devant moi.

— Et je vous laisse debout au milieu de la cour ! s'écria-t-elle tout à coup. Entrez, monsieur, je vais ouvrir le salon. Je n'y entre que pour donner de l'air et entretenir les meubles ; je n'ai rien dérangé... Par ici, monsieur, s'il vous plaît, car la grande porte est fermée en dedans.

Elle passa la première et tourna le coin du pignon. Au moment d'entrer dans l'immense cuisine au milieu de laquelle une table grossière, mais monumentale, enfonçait ses pieds massifs dans la terre durcie, et dont les murs étincellent sous une triple rangée de cuivres jaunes et rouges, elle s'arrêta un instant et se tourna vers moi.

— Je sais que vous n'êtes pas trop fier pour passer par la cuisine... Vous y avez bu plus d'un bol de crème, et cueilli plus d'une crêpe bouillante sur la crêpière, et votre défunte mère ne dédaignait pas d'y venir causer avec moi...

Je l'assurai que j'étais tout disposé à faire de même. Cette grande cuisine hospitalière doit être tout à fait engageante par les soirées un peu fraîches, quand un fagot flambe dans l'âtre, et la vue de tous ces cuivres, qui brillent comme de l'or, est fort agréable à l'œil ; seulement ils éveillent l'idée de repas pantagruéliques...

Olive sembla deviner ce que je pensais, car elle me dit, en promenant un regard satisfait sur son domaine :

— On préparerait ici un beau dîner de noces, n'est-ce pas, monsieur ?

Là-dessus, elle me précéda d'un pas encore alerte dans un corridor faiblement éclairé, puis elle poussa une porte.

— Par ici, monsieur, je vais ouvrir les volets... Je pénétrerai dans une pièce obscure ; de minces

filets de lumière s'y glissant par les fentes des volets faisaient étinceler çà et là un point brillant, sans doute sur les cadres des portraits de famille. Il régnait dans cette chambre l'odeur un peu humide et renfermée qui est particulière aux appartements inhabités; mais presque aussitôt un flot d'air et de lumière s'y déversa, tandis que dans la large ouverture de la fenêtre s'encadrait la masse verdoyante des arbres de l'avenue.

Non, rien n'était changé, si ce n'est que le temps avait atténué, effacé ou fané les dorures des cadres, les verdure des tapisseries et le lampas des bergères... Le fauteuil sculpté qu'aimait mon grand-père était au coin du foyer béant. Sur un guéridon, je reconnus la corbeille où ma mère déposait son ouvrage. Et les figurines de Saxe, aux attitudes minaudières, et les coquillages derrière leur vitrine, et les oiseaux des îles conservant sur un buisson fané, à l'ombre protectrice d'un immense globe, leurs reflets de pierreries ou de fleurs des tropiques, et le vieux clavecin de ma bisaïeule, et enfin la suite majestueuse des portraits de famille d'inégale valeur, mais retraçant presque tous un type que mon aïeul retrouvait avec joie sur mon visage d'enfant, tous ces souvenirs antiques ou vieillots, puérils pour des indifférents, sacrés pour moi qui, à mon âge ne puis donner qu'à des morts les tendresses secrètes de mon cœur, tout cela me remuait profondément. J'avais à la fois envie de sourire et de pleurer... Et lorsque Olive me parla de nouveau de « la pauvre jeune dame » qui aurait été si heureuse de se retrouver là avec moi, j'ai senti le besoin de me rattacher à cet humble dévouement, j'ai pris à deux mains sa figure ridée, et je l'ai embrassée de tout mon cœur...

7 août.

J'admire comme il peut être bon de vivre, mais je m'étonne de la diversité des sensations également vives qui font jouir de l'existence. Pendant les trois années qui viennent de s'écouler, la vie pour moi, c'était l'attente du danger et l'espérance d'un peu de gloire, l'alerte continuelle, l'enivrement du combat, l'ivresse de la victoire. En dehors de cette excitation, il me semblait que tout était terne, misérable, et que la vie n'était pas digne d'être vécue.

Aujourd'hui, mes heures se passent dans la solitude. J'apprends ce que c'est que le loisir et ce que c'est que le repos. Je pense et je rêve. La nature se révèle à moi avec ses enivements, son langage ineffable, ses images mystérieuses. J'explore le monde intime qui s'agite au fond de mon être, et quelque chose me dit que cette connaissance peut être féconde, de même que

le repos apparent dont je jouis peut porter des fruits pour l'avenir... Et je suis heureux dans ma solitude bretonne, quoique ce soit autrement qu'au Tonkin, dans nos forts détachés ou pendant nos reconnaissances dans les rizières, à travers les embuscades. Je trouve à ce loisir une douceur infinie, peut-être parce qu'il n'est pas le repos d'une existence vécue, mais une halte en pleine force, en pleine jeunesse, en face de l'avenir dont l'inconnu m'attire et me fait rêver.

Je suis solitaire, mais je ne me sens pas seul. L'est-on jamais à mon âge, avec tout ce qui s'agite dans la tête ou dans le cœur? D'ailleurs, j'ai toujours été sensible aux plus humbles sympathies, et j'en suis entouré ici. Olive et son mari sont aux petits soins de moi, et se surprennent l'un l'autre en extase devant leur jeune maître. Je sais qu'ils parlent de moi lorsqu'ils sont assis tous deux sous le manteau de la cheminée, devant une de ces flambées qui semblent si agréables à la campagne, même par les soirées d'été. Tandis qu'Yvon fume sa pipe et qu'Olive tricote des bas, ils célèbrent à l'envi ma gaieté, ma condescendance et mon heureuse disposition à me tenir pour content de peu.

Ils ne sont pas les seuls à me montrer de l'affection. Le vieux recteur, dont la paroisse ne compte d'autre château que Kermaria et qui, si attaché qu'il soit à ses ouailles, regrette le temps où sa vie intellectuelle avait un jour ouvert sur la vieille demeure, quand mon grand-père vivait, le vieux recteur, dis-je, prétend qu'il m'a dû trois bonheurs dans la même journée.

D'abord, il m'a vu à la grand'messe, dans le banc seigneurial tout vermoulu qui, hélas ! était fermé depuis si longtemps. Ensuite il a reçu ma visite, avec mon aumône pour ses pauvres. Enfin, je l'ai invité à venir, avec son vicaire, se rasseoir à la table jadis hospitalière dont il était le commensal, avec la promesse de leur parler des missions du Tonkin et de l'Annam, cela l'intéresse d'autant plus qu'il a été jadis aumônier de la marine, et qu'il n'a pris la charge de cette humble paroisse que lorsque sa santé a été délabrée par les climats lointains et le rude service accompli dans mainte épidémie.

Les paysans, toujours réservés en Bretagne, n'ont pas tardé à se familiariser avec le nouveau venu qui a servi comme leurs fils, qui chante avec eux le *Credo* le dimanche, qui s'intéresse à leurs récoltes et qui, ils le devinent bien, ne se montrera pas dur lors du paiement de leurs fermages. Ils s'affligent tous d'avance à l'idée que le congé de « monsieur Robert » finira, mais je leur ai fait à tous la promesse de revenir chaque année dans un pays où je sens bien que j'ai des racines, des racines plusieurs fois séculaires, les souvenirs de mes ancêtres, les

châtelains populaires doux au pauvre monde.

J'ai décidément abandonné ma canne. Je puis, quand j'en prends la peine, dissimuler la légère faiblesse de ma jambe. Je fais des promenades sans but, je m'émerveille d'avoir découvert la campagne, la vraie, j'en jouis en poète, et aussi

en homme qui a vu la mort de près, mais qui, tout en l'ayant affrontée sans peur, est profondément sensible à cette douceur de vivre, dont je parlais tout à l'heure.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LE SOIR

D'APRÈS UNE POÉSIE RUSSE DE SURIKOVV

*E soleil, fatigué de sa course, décline ;
Et l'on voit lentement,
Derrière la colline,
Décroître la splendeur de son rayonnement.
A peine si, mourant et pâle, il jette encore
Au miroir de l'étang
Un reflet incolore
Dont il ne restera plus rien dans un instant.
Tout rentre par degrés dans l'ombre et le mystère,
Sans secousse, sans bruit,
Et le ciel et la terre
Se plongent dans la paix qui présage la nuit.
Une étoile, là-haut, s'allume, — la première,
Qui d'un regard ami
Fait tomber la lumière
Sur le monde déjà somnolent à demi.
Par moments, on entend, s'envolant dans la brise,
Et par l'écho lointain
Répétée indécise,
Une vague chanson qui murmure et s'éteint.
Oui, le calme descend sur toute la nature ;
Tout s'apaise... excepté
Le chagrin qui torture,
Plus amer chaque jour, mon esprit tourmenté...
Oui, tout va s'endormir, excepté la souffrance
Dont mon cœur est rempli...
Rends-moi donc l'espérance,
O Dieu juste et clément, ou donne-moi l'oubli !*



Paul COLLIN.

FAITS HISTORIQUES

ENFANT GÉNÉREUX

Un jour l'odieux Simon dit au jeune Louis XVII : « Capet, si les royalistes te délivraient, que ferais-tu ? — Je vous pardonnerais, » répondit le jeune prince.

CHAGRIN D'ENFANT

Le feu prit un jour à l'habitation de M^{me} d'Aubigné, mère de M^{me} de Maintenon. M^{me} d'Aubigné voyant pleurer sa fille, lui en fit une vive réprimande : « Faut-il, lui dit-elle, que je vous voie pleurer pour la perte d'une maison ! — C'est bien une maison que je pleure ! lui répondit-elle : c'est ma poupée. »

LES FIERTÉS DE ROSENN

(SUITE)

VII



YOLANDE et Gabrielle se montraient de plus en plus tendres et caressantes, mais il leur était impossible de faire renaître la gaieté qui semblait à jamais bannie de Kerléannou.

Roland, farouche, ne leur adressait pas la parole et desserrait à peine les lèvres lorsque sa mère ou sa tante l'y forçaient en l'interpellant directement.

M^{me} Armelle avait perdu la placide sérénité qui donnait tant de charme et, pour ainsi dire, une seconde beauté à son visage prématurément vieilli.

Seule, la présidente conservait sa liberté d'esprit habituelle, en dépit des nuages amoncelés autour d'elle. Très souvent maintenant, sous le plus futile prétexte, elle quittait V*** sans souci de laisser son ménage en débandade, le président en liberté — ce dont il profitait pour se livrer sans mesure aux études archéologiques, — et d'affronter les froides et continuelles pluies d'hiver qui transformaient en cloaques tous les chemins.

Si M^{me} de Plouharnel se faisait commensale assidue de Kerléannou, en revanche, on n'y voyait plus Rosenn. D'un commun accord, les jeunes filles avaient évité toute question sur ce sujet, ayant remarqué, sans en pénétrer la raison, que le nom seul de la nièce d'Alain Mériadec faisait pâlir M^{me} Armelle et tressaillir douloureusement Roland.

Lors même qu'elles étaient seules, elles n'osaient s'en parler mutuellement : Gabrielle retenue par une secrète angoisse, Yolande présentant, elle ne savait pourquoi, que si elles cherchaient à approfondir la chose, il en résulterait une souffrance pour sa cousine.

Le lendemain de l'équipée de la présidente, Roland, à son tour, avait pris la route de Coatserhó. Il savait qu'une exposition de bestiaux amenait à V*** le vieux marin, et il était presque certain de trouver Rosenn seule avec la vieille Manon.

Néanmoins, au lieu de frapper à la porte de la façade, il contourna la propriété jusqu'à la petite barrière à demi cachée dans la haie, et il en souleva sans bruit le loquet.

Quand il entra à pas assourdis dans la salle basse où il s'attendait à trouver comme d'habitude Rosenn assise et travaillant près de l'âtre avec sa fidèle servante, il fit un brusque mouvement de recul.

Sur des tables, s'élevaient des piles de serviettes, de mouchoirs, de torchons en toile plus ou moins fine, mais d'une blancheur immaculée et, près de ces piles de linge, une paysanne debout, un petit carnet en mains, comptait et appareillait les douzaines.

Au bruit que fit le jeune homme en voulant se retirer, elle se retourna à demi, non effrayée, mais surprise, et Roland jeta un cri en reconnaissant sous les barbes de la coiffe, le profil délicat de Rosenn.

Elle aussi tressaillit, et ses mains tremblantes laissèrent échapper le crayon et le cahier qui roulèrent à terre.

— Monsieur de Kerléannou ! balbutia-t-elle d'une voix étouffée.

— Non, répondit-il d'un ton ferme et résolu mêlé d'une grande douceur, non, Roland... votre Roland...

Elle secoua la tête, d'un air triste et farouche. — Nous avions fait un rêve... il n'est pas réalisable, murmura-t-elle lentement.

Et montrant sa robe de drap et son tablier à poches et à gorgerette :

— Ce costume vous dit ce que je suis, et la distance qu'il y a de vous à moi...

— Je ne l'admets pas...

— Elle existe cependant, et si grande qu'elle est infranchissable... Nous l'avions oubliée dans un moment d'illusion, mais désormais, pour nous la rappeler à tous deux, je ne quitterai plus ces vêtements, les seuls qui conviennent à mon rang.

— Et si je veux, moi, vous élever au mien ?... N'avez-vous pas, Rosenn, toutes les noblesses : celle de l'esprit, celle du cœur, celle de l'âme ? Et, ne les eussiez-vous pas, moi je vous aime assez...

— Pour fouler aux pieds vos devoirs et braver les convenances ?... Mais toute votre tendresse ne suffirait pas à me faire accepter — moi et les miens — par vos parents, par votre monde.

— Je suis prêt à tout renier...

— Oh non ! non, interrompit Rosenn avec feu ; si vous voulez que je ne cesse de vous estimer, vous ne répéterez pas cela. Le nom de Kerléannou n'est pas de ceux que l'on renie, car depuis des siècles, il brille sans s'être terni

d'une tache ; vous ne pouvez vous dérober à un passé fait tout entier d'honneur et de gloire ; vous ne pouvez non plus, sans commettre presque un sacrilège, renier cette longue suite d'ancêtres dont vous étiez si justement fier et qui tous ont donné leurs forces, leur liberté, leur sang pour l'accomplissement du devoir... la fidélité aux traditions... Vous ne pouvez rejeter les charges que vous impose ce glorieux passé. Hélas ! la grandeur a ses cruautés, ses exigences. Souvenez-vous que noblesse oblige et qu'un Kerléannou ne peut, sans déchoir, se mésallier.

— Rosenn !

— Le mot vous effraie, la chose devrait vous effrayer davantage.

— Vous vous mettez contre moi avec...

— Avec votre mère, avec mon oncle, avec le monde.

— Ah ! Rosenn ! pour parler aussi froidement, pour envisager sans défaillir l'éternel adieu qui me brise le cœur, il faut que vous ne m'aimiez pas !

— Moi !... je !...

Par un héroïque effort de volonté, Rosenn étouffa un cri de dénégation.

— Moi, j'ai mes fiertés, reprit-elle d'un ton ferme et plus calme en apparence, tandis que sa main tremblante, glissée sous les plis de sa collerette, s'efforçait de comprimer les sanglots qui lui montaient à la gorge, étouffant sa voix...

— J'ai mes fiertés... Je veux rester digne de l'affection que vous m'avez donnée et, n'ayant plus le droit de vous aimer, je veux pouvoir toujours vous garder mon estime ; je veux, qu'à mes yeux, vous demeuriez toujours le plus grand, le plus courageux.

— Vous ne serez jamais ma femme ?

— Jamais. Je dois rester dans l'humble rang où Dieu m'a placée, comme vous, vous devez briller au plus haut... Vous ne sauriez ni m'élever jusqu'à vous, ni descendre jusqu'à moi sans renverser l'ordre établi, soulever des blâmes et froisser de justes susceptibilités.

— Ah ! que m'importe !

— Vous ne pouvez pas dire : que m'importe ! quand il s'agit de votre mère. Ecoutez, vous m'avez dit un jour... — un jour bien lumineux, bien doux, où brillait sur nos têtes le plus radieux soleil de l'illusion ; — vous m'avez dit que Dieu créait parfois des âmes sœurs et que nous en étions. Cette consolante fraternité peut demeurer intacte en dépit de tout. Rien ne la brisera tant qu'aucun de nous n'aura démérité... Mon souvenir vous restera cher, parce que nul remords ne l'altérera, et le vôtre... il restera le seul trésor de la pauvre Rosenn.

— Oh ! mon Dieu ! c'est vous qui le voulez ?... Non, ce n'est pas possible ! ce n'est pas ce que vous m'aviez laissé espérer.

— Nous étions fous...

— Nous étions heureux. Pour vous, Rosenn, j'aurais tout quitté. Je suis prêt à le faire... dites un mot, consentez à devenir ma femme et, dès qu'un prêtre aura béni notre union, nous nous expatrierons, nous irons vivre sur une terre libre et jeune où les préjugés ne sont pas assez forts pour l'emporter sur le bonheur. Vous serez la reine et moi l'esclave.

— Non. Retournez près de votre mère, et dites-lui : « Je demeure digne de vous, digne de mon nom, et c'est Rosenn, la pauvre petite paysanne, qui vous rend votre fils. »

Roland, la tête dans ses mains, pleurait comme un enfant. Ainsi tout espoir s'évanouissait, le rêve s'envolait, Rosenn elle-même se levait contre lui.

— Vous le voulez, dit-il ; soit, je pars et ne reviendrai plus, mais je ne reprends ni ma parole, ni ma tendresse. Jamais je ne chérirai que votre souvenir... Jamais, Rosenn, je ne me marierai, et ce nom que j'ai gardé intact, — lourd fardeau ! — s'anéantira avec moi. Adieu Rosenn.

— A Dieu, Roland. Qu'il vous garde et vous conduise.

La vieille Manon qui, allant et venant avait, sans oser s'y mêler, suivi toute la scène, détourna ses regards qu'obscurcissaient soudain les larmes. Elle ne comprenait pas bien, trop grossière pour tant de délicatesses ; elle voyait seulement que « les enfants » avaient du chagrin et ce chagrin lui poignait l'âme.

Rosenn lui mit la main sur le bras.

— Tu ne diras rien à mon oncle, fit-elle d'un accent suppliant et impérieux à la fois.

Manon ne répondit que du geste, et s'appuyant au chambranle de la porte, suivit d'un regard navré Roland qui s'éloignait.

Sans détourner la tête, le jeune homme avait franchi le seuil, traversé la cour pavée ; il reprenait le chemin autrefois si gai sous son berceau verdoyant émaillé d'églantines, de chèvrefeuille au doux parfum, aujourd'hui morne et désolé, sous le ciel gris, lourd comme un suaire, qui transparissait entre les branches dépouillées de feuilles.

Quand Roland rentra au château, sa mère lut sur son visage défait que le brisement était accompli. Par un geste instinctif, elle lui ouvrit les bras, mais il ne s'y jeta pas.

Les yeux à terre, le front coupé d'un pli profond, il répéta d'une voix âpre et irritée les paroles de Rosenn puis, sans s'arrêter à l'exclamation attendrie de M^{me} de Kerléannou, il courut, avide de silence et de solitude, s'enfermer dans sa chambre.

Avec les jours qui se succédaient, son humeur ne se rassérénait pas. La présidente, aux repas surtout, car en dehors de ce rapprochement

forcé, il fuyait obstinément sa présence, essayait de le faire parler, de rappeler son amabilité d'autan; mais ses efforts se trouvaient dépensés en pure perte. Le bon président, venu deux ou trois fois et touché du morne abattement de son neveu, tenta de l'en distraire et ne fut pas plus heureux.

Un matin, on déjeunait silencieusement dans la grande salle à manger lambrissée de chêne, où tant de fois Rosenn avait passé, svelte et gracieuse, des fleurs en mains pour orner la table et les crédences.

Le timbre du vestibule retentit, et aussitôt le valet de pied entra, portant les lettres et les journaux.

Un large pli, cacheté de rouge et portant le timbre du ministère de la guerre, fut remis à Roland.

D'un geste nerveux, il rompit les sceaux, déchira l'enveloppe et, après avoir lu, froissa le papier entre ses doigts.

— Que contient cette lettre, Roland? interrogea M^{me} de Kerléannou, voyant que son fils ne semblait pas disposé à rompre le silence.

— Ma nomination à L..., ma mère, répondit-il d'un ton bref.

— Ah! quel bonheur!

— Je suis décidé à ne point profiter de cette faveur, poursuivit-il avec une froide résolution. Je veux retourner aux colonies...

— Que dis-tu, Roland?...

— J'ai déjà fait les démarches nécessaires pour permuter avec un de mes camarades qui, lui, souhaiterait de ne point quitter la Bretagne.

M^{me} Armelle, atterrée, ne trouvait pas un mot à répondre. Très pâle, elle avait appuyé sa tête au dossier sculpté de sa chaise, et Yolande vint à elle, effrayée, croyant qu'elle s'évanouissait.

Doucement, elle la repoussa de la main.

— Ainsi, murmura-t-elle péniblement, je ne puis espérer te garder! Tu veux partir?

Il fut touché de cette douleur, de cette faiblesse angoissée, courut à sa mère et, se jetant à ses genoux, il prit ses mains qu'il couvrit de baisers passionnés.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, pleura-t-il, mais ne me retenez pas. Je n'ai plus le courage de demeurer ici où ma joie est éteinte et où tout ravive mes trop cruels souvenirs. J'ai renoncé à Rosenn, parce qu'elle-même, la chère créature, m'a dit que c'était mon devoir; mais ne m'en demandez pas davantage.

M^{me} de Kerléannou étreignit sur son cœur le malheureux enfant... Une lutte ardente se lisait dans ses yeux troublés... Ses lèvres s'agitaient sans proférer un son... Qu'allaient-elles dire?... Ne murmuraient-elles pas :

— Reste-moi, épouse Rosenn?...

Son regard rencontra, par la porte ouverte du

salon d'honneur, toute la rangée des portraits de famille, nobles dames et fiers seigneurs dont le front pâli voilait peut-être de cruels sacrifices et bien des cœurs brisés, mais dont les lèvres gardaient un héroïque sourire, et les yeux la sereine expression des âmes sans reproche et sans faiblesse.

Elle soupira, resserra encore son étreinte et dit d'une voix plus assurée :

— Pars, mon Roland, puisqu'il le faut. Que Dieu te protège et t'accorde l'oubli.

Un cri de douleur retentit.

Gabrielle, à demi soulevée sur sa chaise, avait écouté, blémisante, l'ardente confession que Roland faisait à sa mère, sans souci des oreilles qui la pouvaient entendre. Aux paroles de M^{me} de Kerléannou, quand elle comprit que la mère ne retenait plus son fils, et qu'il partait pour toujours peut-être, la jeune fille se leva toute droite, un gémissement lui échappa, et raide, blanche comme une morte, elle s'abattit sur le tapis, tandis que Yolande se précipitait vers elle et que la présidente, affolée par tant d'émotions diverses, se perdait en clameurs désespérées.

Depuis six mois, Roland est à Toulon, comptant les jours qui le séparent du moment où il quittera la France. Son régiment, désigné pour le Sénégal, complète son effectif en attendant l'ordre d'embarquement.

Le jeune homme est toujours plongé dans sa morne tristesse et ses camarades qui l'ont vu jadis alerte, insouciant, le premier à toutes les fêtes, le plus ardent au plaisir, ne le reconnaissent plus. Les épaulettes de capitaine n'ont pas même fait luire sur son front assombri un fugitif éclair d'orgueil.

Il a informé sa mère de son avancement par une lettre aussi découragée que les autres et, en face de ce désenchantement persistant, M^{me} Armelle n'a pas eu la force de se réjouir de la bonne nouvelle.

Yolande et Gabrielle ne la quittent pas. Sidonie et Laure sont ensemble à la Retraite et sortent chez la présidente les jours de congé. M^{me} de Plouharnel aurait bien voulu reprendre sa fille aînée, mais après l'avoir laissée chez sa belle-sœur tout le temps qu'avait duré le congé de Roland, elle ne pouvait décemment la rappeler aussitôt Roland parti, sans dévoiler son petit manège et ses intentions matrimoniales.

De plus, la santé de la jeune fille avait été ébranlée et demandait de grands ménagements.

Dans un moment d'angoisse cruelle son cœur, parlant plus haut que sa timidité, avait laissé échapper le secret ignoré de tous et d'elle-même. De même que de l'éclair, de la douleur jaillit la lumière. Gabrielle, au déchirement de son âme, avait compris combien son cousin lui était cher,

et l'ayant laissé voir, une fois, elle ne cherchait plus à le cacher. D'ailleurs, elle était entourée d'amis trop dévoués pour ne pas se confier à eux sans réserve.

M^{me} de Kerléannou — quelle mère n'est pas reconnaissante de la tendresse vouée à son fils ? — avait de ce jour adopté Gabrielle pour sa troisième fille. Elle savait que l'enfant, expansive par nature et timide à force de contrainte, souffrait au contact du caractère positif et froid de M^{me} de Plouharnel. Grâce à la complicité du président et du médecin de la famille, elle obtint de garder Gaby près d'elle indéfiniment. Gaby, à ses yeux, désormais, personnifiait Roland.

Pauvre Gaby ! quel changement en elle ! Les roses de ses joues avaient fait place à la blancheur transparente des cierges qui se consomment devant l'autel ; l'éclat velouté de ses yeux s'éteignait, sa taille ronde s'amaigrissait... Pourtant le docteur affirmait à M^{me} de Kerléannou, inquiète, que nul danger ne menaçait cette existence qui semblait se décolorer lentement.

Ce n'était qu'un peu d'anémie, disait-il, la grande maladie des jeunes filles rêveuses et romanesques qui veillent et lisent trop, et laissent écouler leurs journées sans secouer la torpeur désœuvrée qui les envahit.

Après l'hiver, avec le printemps, le soleil et les promenades, l'appétit reviendrait et en même temps les forces perdues et les couleurs disparues.

Donc, au beau temps, pour mener à bien la cure entreprise, Gabrielle était demeurée à Kerléannou, l'air y étant plus vif et plus sain qu'en ville.

Les sorties matinales entraient dans le régime prescrit, et le meilleur but à donner à ces promenades n'était-il pas l'église ?... M^{me} Armelle, assez assidue à la première messe, y emmenait souvent les jeunes filles, et souvent aussi elles y allaient seules, lorsque la santé ou les devoirs de la châtelaine la retenaient au logis.

Yolande qui avait toujours été très pieuse, le devenait encore plus, et son jeune visage prenait une expression de gravité sereine presque angélique qui donnait fort à penser à sa mère. Yolande ne rêvait-elle pas, dans les secrètes aspirations de son âme, d'embrasser la vie religieuse ?

Douée d'une foi ardente et naïve, de cette foi profondément enracinée qui fait les saints et accomplit des miracles ; d'un cœur assez tendre pour comprendre les plus héroïques sacrifices et d'une âme assez forte pour les accepter, Yolande avait conclu avec Dieu, dans son audace ingénue, un véritable pacte : elle se donnerait toute à lui, elle foulerait aux pieds toutes les joies, même celles de son amour filial, mais en échange, Dieu ferait descendre l'apaisement

et luire un rayon de bonheur dans l'âme révoltée de Roland, M^{me} de Kerléannou ne pleurerait plus ; Gabrielle retrouverait le rire épanoui de ses lèvres et l'espérance des jours heureux.

Après la messe, Yolande demeurait plongée dans de longues méditations voisines de l'extase. Elle entendait à peine, et remarquait encore moins le mouvement qui suivait les dernières prières du prêtre.

Un matin les jeunes filles étaient venues seules à la messe. L'office terminé, Yolande prolongeait tellement son oraison que M^{lle} de Plouharnel impatiente, les nerfs surexcités par une chaleur qui, malgré l'heure matinale, se faisait déjà orageuse, quitta l'église, et, machinalement, se mit à errer dans le champ du repos.

Pour abréger le temps qui lui semblait long, Gabrielle se penchait sur les vieilles tombes, cherchant à déchiffrer les noms à travers la mousse verdâtre qui recouvrait les pierres rongées par l'humidité et les années.

Soudain, elle poussa un faible cri, une rougeur ardente monta à ses joues, et elle se recula vivement.

Tout près d'une croix dont le granit noirci s'égayait d'un manteau de lierre, elle venait de voir Rosenn agenouillée et pleurant.

Depuis plusieurs mois, elles ne s'étaient adressé la parole, à peine s'étaient-elles entrevues, car la nièce du vieux marin, poussant la délicatesse jusqu'à ses plus extrêmes limites, se rendait chaque jour pour entendre la messe à la chapelle Saint-Gildas, distante de plus d'un kilomètre.

Cette fois toutes deux s'étaient vues et ne pouvaient éluder la rencontre.

Rosenn se leva et marcha la première vers M^{lle} de Plouharnel.

— Vous me fuyez donc, Gabrielle ? demanda-t-elle d'un ton très doux, un peu attristé, en voyant que la jeune fille faisait un pas en arrière.

Rosenn aussi avait bien changé. Sous la coiffe de mousseline, sa pâleur s'accroissait, ses traits s'affinaient, émaciés, ses yeux, comme agrandis semblaient creusés par les larmes ; le corsage de drap noir moulait sa taille, et elle ressortait si mince, si flexible des plis étoffés de la jupe, qu'on eût dit qu'elle ployait, prête à se briser.

Les lèvres décolorées de la pauvre fille ne savaient plus qu'un triste sourire et, quand elle s'efforça d'en saluer M^{lle} de Plouharnel, l'expression en fut si navrante que Gabrielle sentit fondre sa défiant réserve.

D'un mouvement spontané, irréfléchi, elle saisit dans ses deux mains la main maigre et longue de Rosenn, l'attira vers elle et l'embrassa tendrement comme autrefois.

— Oh ! vous aussi, vous avez cruellement souffert ! murmura-t-elle.

Puis, une noire pensée lui revenant et ravissant sa jalousie :

— Pourtant, ajouta-t-elle en desserrant son étreinte, c'est vous qui l'avez exilé, qui l'avez éloigné de nous !

Devant cette petite Gaby qu'elle retrouvait non plus puérile et babillarde, mais battue et brisée par un orage contre lequel la faible enfant n'était pas de force à lutter, Rosenn ne se montra pas hautaine. Elle ressentait cette généreuse commisération des âmes fortes pour les âmes timides.

— Pardonnez-moi, Gabrielle, dit-elle très doucement; cela vous serait aisé, si vous saviez tout ce que j'ai enduré.

— Et nous!... Ce Kerléannou, autrefois plein de chants et de rires, est devenu si lugubre que Sidonie et Laure n'y viennent plus qu'à contre-cœur. Il semble que ce soit vous qui, en partant, ayez enlevé toute notre joie.

— Pardonnez-moi, répéta humblement Rosenn. J'ai été l'instrument de la désunion et du malheur; mais ma conscience peut me rendre ce témoignage que j'ai été un instrument involontaire de la destinée. Jamais, croyez-le, Gabrielle, je n'ai cherché à capter l'affection de... de Roland.

— Oh ! je le sais, j'en suis sûre ! s'écria M^{lle} de Plouharnel avec élan. Vous êtes droite et loyale entre toutes. Oh ! vous avez raison de le dire, ce n'est pas votre faute si Roland vous a aimée, si vous avez aimé Roland. C'était fatal, cela ne pouvait manquer d'arriver. Vous aviez le cœur et l'esprit si pareils !... Mon Dieu ! qu'il y a de cruelles ironies dans le monde ! on aurait juré que vous étiez créés l'un pour l'autre, et moi... mon cousin n'a jamais paru s'apercevoir que j'existais, tant j'étais niaise et timide près de lui. D'ailleurs j'ignorais la place qu'il tenait dans ma vie, je ne l'ai connue que le jour où j'ai compris que je le perdais.

— Ainsi Gaby, dit Rosenn d'une voix profonde, vous aussi, vous l'aimez ? Ah ! que vos lèvres ne désapprennent ni le sourire, ni les chansons. Il reviendra, et le bonheur illuminera votre horizon en ce moment voilé. Ce n'est pas pour vous que sont faites la désespérance sans fin et la douleur sans remède. Près de votre sœur Yolande...

Gabrielle secoua tristement la tête.

— Yolande va bientôt nous quitter.

— Elle se marie ?

— Cela lui serait facile, elle est si jolie et si riche ! Sa grâce aisée appelle les hommages autant que ma gauche timidité les éloigne. Mais Yolande ne veut pas se marier. Elle n'ose encore ouvrir son âme à ma mère, de peur de l'affliger davantage, et cependant sa résolution est bien prise : elle veut entrer au Carmel.

Rosenn demeura un instant pensive.

— Je comprends, murmura-t-elle enfin à voix basse, et parlant à elle-même plutôt qu'à Gabrielle. Yolande renonce à toutes joies pour acheter celle de son frère... Oui, je l'avais entendu dire parfois, il est des âmes que Dieu choisit et qui consentent à s'immoler, afin que, de leur bonheur perdu, il élargisse la part des êtres chéris... Yolande s'offre en sacrifice, je ferai comme elle...

— Vous voulez vous faire religieuse, Rosenn ? interrompit Gabrielle, vaguement éblouie, et presque effrayée de voir l'esprit de Rosenn comme celui de Yolande s'élever à des hauteurs dont la seule pensée lui donnait une sorte de vertige.

— Non, répondit la nièce du père Mériadec, quand on se fait religieuse, il faut pouvoir donner à Dieu un cœur où il a toujours régné seul, ou bien un cœur où il a renversé les vieilles idoles. On ne peut pas mentir à Dieu... je ne pourrais lui dire que je l'aime uniquement, quand ma pensée reste pleine de l'absent... car, vous le savez, Gaby, lorsqu'on s'est une fois attaché à Roland, on ne peut le bannir de sa mémoire.

— Je le sais, oui, dit Gaby.

— A vous, chérie, il sera donné de le rendre heureux, et moi, par mes prières et mes actes, je travaillerai, — jusqu'au succès ou jusqu'à ma mort, — à l'accomplissement de votre union.

— Que vous êtes généreuse, Rosenn !

— Je voudrais l'être, dit-elle simplement. J'essaie.

— Et qui vous apprend ?

— Trois maîtres : le bon Dieu en première ligne, notre vénérable recteur et la chère M^{me} Saint-Ferdinand.

— Vous lui écrivez souvent ?

— Je l'ai revue. Je suis restée longtemps absente. En disant adieu à Roland j'avais fait mon sacrifice, mais par orgueil plus encore que par devoir. Je souffrais, mais en révoltée... la désolation de mon oncle, les exhortations de ma chère maîtresse n'y pouvaient rien. Je continuais en des paroles ou des lettres exaltées à maudire la destinée et à murmurer contre le ciel. Je désirais mourir, parce que la mort seule me semblait le refuge assuré contre les douleurs. Un jour, il me parut qu'elle venait, la douce mort, tant appelée... ce n'était que la maladie... la tendresse et le dévouement m'ont arrachée aux dangers d'une fièvre cérébrale, et, convalescente, j'ai été conduite par mon oncle près de M^{me} Saint-Ferdinand, à Versailles. C'est là, en reprenant possession de mon intelligence et de ma volonté, que j'ai commencé mon apprentissage de chrétienne. Jusqu'alors je ne l'avais été qu'à demi, car la vie chrétienne ne commence, pour ainsi dire, qu'au sacrifice.

— Retournerez-vous près de M^{me} Saint-Ferdinand ?

— Je ne le prévois pas. Elle voulait m'attirer vers le cloître, espérant m'en faire goûter la suave paix. Je lui ai dit ce que je viens de vous répéter. Je reste ici à moins d'imprévu, me consacrant à mon parrain à qui je le dois, et aux pauvres qui se feront mes interprètes auprès du bon Dieu.

— Voulez-vous que nous nous revoyions, Rosenn ?

— Pourquoi pas ? la glace est rompue. Je ne vous évitais que parce que vous paraissiez me fuir. Si ma présence ne vous est pas importune, la vôtre, — Rosenn hésita, mais elle acheva courageusement, — oui, la vôtre me sera agréable.

Yolande sortait de l'église, sans rien voir, car le grand jour l'aveuglait et ses beaux yeux noirs étaient baignés de larmes pieuses. Rosenn et Gabrielle échangèrent encore un baiser, et M^{lle} de Plouharnel rejoignit sa cousine, tandis que Rosenn reprenait sa prière en inclinant la tête, jusqu'à effleurer de ses lèvres la tombe de Sainte Mériadec.

VIII

Le village de Kerléannou lui-même est surexcité et troublé par les sinistres nouvelles que des dépêches apportent chaque jour de la frontière.

Hier encore, quel enthousiasme, quel délire soulevait la France entière ! La guerre venait d'être déclarée à la Prusse, nous allions reprendre la rive droite du Rhin à l'Allemand et le poursuivre jusque dans sa capitale...

La jeunesse, avide de combattre et de vaincre, entremêlait ses chants guerriers de ce cri mille fois répété :

— A Berlin ! A Berlin !

Et puis, tout d'un coup, après un insignifiant avantage, défaites sur défaites... presque la déroute... tout au moins la confusion et l'affolement aussi bien dans les états-majors que dans les troupes.

Le père Mériadec ne décolerait pas.

Ah ! les faillies gars de pousse-cailloux ! lâcher pied comme cela devant l'ennemi !... On ne savait donc plus se faire tuer, hacher en morceaux sans reculer !... Que n'envoyait-on quelques régiments de marins, par là, pour leur apprendre !... Et ces généraux ?... ils avaient donc eu le temps, depuis la Crimée et le Mexique, d'oublier le métier, ou bien tous les vaillants étaient-ils restés là-bas, bien loin, sous les neiges de la Russie ou la terre brûlée des Tropiques ?

Il se livrait en lui une lutte continuelle. Tout haut, il pestait contre l'incurie des chefs, l'insuffisance des troupes et prédisait de nouvelles

défaites ; mais, au fond du cœur, il lui restait, indéfinissable, la foi en l'avenir basée sur l'amour du pays, et sur cette conviction que la France, la belle France, la reine des nations, la Fille aînée de l'Eglise ne pouvait être irrémédiablement vaincue.

Plus ses paroles étaient découragées, plus intérieurement il se raccrochait à je ne sais quelle vision de revanche... il voyait se révéler un héros, surgir un libérateur, et le drapeau redevenu glorieux entre ses mains, flottant au-dessus de nos victoires.

Chauvin, le père Mériadec !... lui qui jadis tenait en si piètre estime les gazettes et appelait des inutiles et des barbouilleurs de papier les journalistes, à présent il dévorait les journaux d'un bout à l'autre, ne sautant pas une ligne, pas un mot qui eût trait à notre armée et à ses évolutions. Cette lecture le plongeait dans une surexcitation dont l'intensité effrayait Rosenn. Maudissant son inaction, il se rongait les poings, et pour la première fois de sa vie, regrettait ses vingt ans, quand il voyait les jeunes gars quitter la lande, la chaumière, les vieux parents, pour courir là où l'on se battait.

Ah ! sans sa *chiennne de goutte* et les rhumatismes gagnés à braver trente ans durant les embruns et la brise de mer, comme il les eût accompagnés, pour leur faire voir comment combattre, et, sinon comment vaincre, du moins leur apprendre à mourir face à l'ennemi.

Un dimanche, le père Mériadec parut plus calme. Sa grande colère, ses indignations folles s'étaient fondues en une sorte d'apaisement divin.

A la première messe, le brave homme avait reçu la sainte communion, il rentra à Coatserhò le visage épanoui, le regard confiant, le sourire heureux.

Dans sa soupente, Manon revêtait pour la grand-messe sa coiffe de dentelle, sa robe de drap fin et le tablier de popeline gorge-de-pigeon des jours de grande fête.

Rosenn déjà prête, car elle s'habillait toujours en hâte et sans autre coquetterie que le goût inné chez elle de ce qui était correct et harmonieux, Rosenn, joyeuse de la bonne humeur de son oncle, allait et venait autour de lui, dans la salle basse, faisant rôtir le pain et préparant le café au lait du vieux matelot qui n'avait pas encore déjeuné.

Elle venait de poser le café filtré au clair dans un coin de l'âtre, sur de la cendre chaude, et mettait le lait sur le trépied pour le faire bouillir, lorsque par la fenêtre le facteur appela Alain Mériadec et lui remit son journal.

En attendant son déjeuner, le père Mériadec s'assit devant la table, fit sauter la bande de la gazette et courut du regard aux *dernières nouvelles*.

Rosenn lui tournait le dos, surveillant le lait dont la surface frémissait, se ridait et où se formait la crème prête à s'emporter...

Un cri étouffé, un coup de poing à faire craquer la table, la firent se relever brusquement, oubliant le lait qui montait, bouillonnant par dessus les bords du poëlon, et tombait dans les braises en répandant au loin une âcre odeur de brûlé.

Alain Mériadec le visage empourpré, les veines du cou et du front traçant en relief leurs sillons gonflés d'un bleu sombre sur la teinte rouge brique de la peau, froissait dans ses mains la feuille aux fatales nouvelles, en bégayant des paroles sans suite.

Rosenn effrayée courut à lui.

— Qu'est-ce donc, parrain?... Au nom du ciel, calmez-vous, dites-moi...

Lui, s'exaltant toujours, continuait ses sourdes exclamations :

— Perdue ! la France sera perdue !... notre belle patrie !... Metz, la ville vierge... prise... non pas prise, mais vendue... un maréchal qui trahit son pays, qui livre la cité que, sur son honneur, il avait juré de défendre !... ô honte... ô misère !... un maréchal de France traître et lâche, et parjure !... j'ai trop vécu puisque je vois cela !...

Il n'en put dire davantage, il étouffait. Sa main se crispa sur le col de sa chemise, arrachant la cravate nouée en corde, à la diable.

Les doigts tremblants de Rosenn essayaient de faire sauter le bouton, de dégager cette gorge où montait, au lieu de respiration, une sorte de râle étouffé.

Tout à coup, le vieux marin se leva avec la force et l'impétuosité d'un ressort qui se détend, dressant raide et fière sa haute taille, le bras menaçant tendu en avant comme vers un ennemi invisible, puis, de toute sa grandeur, il s'abattit sur le parquet avec le bruit sourd et terrible d'un chêne que l'ouragan déracine.

Rosenn éperdue, la voix glacée par l'épouvante, s'agenouilla près de lui, et, incapable de pousser un cri, de jeter un appel, mais raidissant tous ses nerfs dans un suprême effort, elle parvint à lui redresser la tête et à l'appuyer contre sa poitrine.

Mais alors, les yeux du vieux marin s'ouvrirent démesurément, et, de ses lèvres, jaillit un flot de sang pourpre, épais, qui inonda le tablier, la guimpe et les mains de Rosenn, avant de former sur le plancher une large et sinistre mare.

Et le buste du père Mériadec devint si lourd, si abandonné, qu'il glissa des genoux de la jeune fille dans le sang.

Manon descendait l'escalier, aussi lestement que le lui permettaient ses vieilles jambes, car le deuxième son de la grand'messe avait pres-

que fini de tinter, et elle s'étonnait de n'avoir pas été appelée par Rosenn.

En ouvrant la porte de la salle basse, elle recula avec un cri d'horreur.

Le vieillard et l'enfant gisaient côte à côte également livides, également inertes, et, tous deux, semblait-il, privés de vie.

Manon leva au ciel ses mains parcheminées et courut à la porte en criant au secours.

Des pas retentissaient dans le chemin. Aux clameurs de la paysanne, ils se précipitèrent : le recteur et Roland de Kerléannou entrèrent ensemble dans la cour.

— Ah ! mon Dieu ! gémit Manon, le malheur est sur nous. — Le père Mériadec et Rosenn, la petite, l'enfant, qui sont là, morts, assassinés bien sûr, car il y a du sang partout.

Roland, d'une pâleur de marbre, le recteur très ému, franchirent le seuil. En relevant la jeune fille, ils s'aperçurent qu'elle n'était qu'évanouie, elle n'avait de la mort que l'étrange blancheur ; un souffle imperceptible passait entre ses lèvres décolorées et la chaleur vitale revenait à ses mains avec un tremblement convulsif.

— Manon, dit M. de Kerléannou d'une voix tremblante, appelez ma mère qui nous suivait de loin et doit approcher maintenant, avec son aide, vous soignerez cette malheureuse enfant, mais ne laissez entrer ni ma sœur, ni ma cousine.

— Et le capitaine, Monsieur ?

— Hélas ! dit le recteur, Roland et moi nous l'emportons dans sa chambre ; mais, ma pauvre fille, il n'a plus besoin de nos secours... son âme seule réclame des prières.

Quand Rosenn descendit d'un pas tremblant dans la grande salle où, entre les cierges à la flamme vacillante, le cercueil du capitaine Mériadec étendait, sous le drap noir aux larmes d'argent, sa forme rigide, Yolande et Gabrielle l'entourèrent.

Une faible rougeur monta à ses joues blanches comme celles d'une morte, elle leva un regard chargé de gratitude sur M^{me} Armelle qui lui tendait en pleurant les mains, et son cœur gonflé de sanglots fut impuissant à les contenir.

— Pauvre enfant ! murmura M^{me} de Kerléannou, vous voulez venir ? Mais ce sera au-dessus de vos forces !

La jeune fille se redressa, raidissant sa taille dans ses vêtements de deuil, et relevant la tête avec fierté :

— Madame, dit-elle simplement, c'est mon devoir, et vous savez que jamais la force ne m'a manqué pour l'accomplir.

Un flot de paysans, des fermiers, des amis du défunt, pénétraient dans la salle, en même

temps que le clergé. Au chant d'un psaume au rythme triste et grave, aux paroles consolantes et fortes, quatre hommes soulevèrent la bière.

La croix, gage d'éternelle résurrection, les précédait, semblant guider le corps vers le lieu de son suprême repos.

Devant le cercueil, marchait un vieux matelot, un camarade d'Alain Mériadec. Entre ses mains brunies, il portait une couronne de pensées et d'immortelles, et une larme timide brillait au coin de sa rude paupière.

Derrière, s'avancait Rosenn, pâle, droite, sans larmes, s'appuyant à peine au bras de M^{me} de Kerléannou et suivie des jeunes filles, de Manon et de la foule des paysans et des femmes groupés sans ordre.

Le soir, elle se trouvait seule, ayant refusé d'aller dîner au château.

Calme et triste, elle regardait, en face d'elle, la place vide de celui qui ne reviendrait plus jamais l'occuper, et sa mémoire lui rappelait toutes les bontés, l'ingénieuse et dévouée affection du vieil oncle.

Manon, en s'approchant d'elle, l'arracha à ces mélancoliques souvenirs.

— Rosenn, lui dit-elle en hésitant, M. de Kerléannou est là.

La jeune fille tressaillit.

— Roland ! balbutia-t-elle.

— Oui, moi, ne me renvoyez pas, Rosenn...

Il entra timidement, et s'arrêtant près de la porte :

— Ecoutez-moi, continua-t-il, je ne parlerai pas longtemps. Je ne suis ici que pour deux jours. Venu pour embrasser ma mère et mes sœurs avant d'aller au feu, il semble que j'aie été amené providentiellement à l'instant où tout vous manquait, où votre ami, votre protecteur parti, vous vous trouviez seule dans la vie... Mon cœur n'a pas changé, Rosenn ; mon bras, toujours dévoué, s'offre à vous comme soutien... Voulez-vous vous y appuyer ?

Elle baissa la tête et, sous les barbes de la coiffe, Roland ne vit plus que les bandeaux ondulés de ses cheveux bruns.

— Non, dit-elle, d'une voix étouffée mais courageuse.

— Je vous chéris encore plus dans le malheur, je ne suis pas de ceux que les jours sombres font fuir... ce n'est pas les sourires que je veux partager avec vous, mais les larmes...

— Oh ! vous n'avez pas changé, Roland. Vous êtes toujours un grand cœur... mais ce n'est pas pour moi qu'il doit battre... ce n'est pas mon fardeau qu'il vous faut alléger.

— Aurez-vous donc la force de le porter sans aide ?...

— Celle de Dieu ne fait jamais défaut aux iso-

lés, fit-elle mélancoliquement ; et puis ce fardeau de la vie, je ne le trainerai pas bien longtemps... la mort de mon oncle a rompu le dernier anneau de la chaîne qui me retenait ici-bas.

— Vous aspirez à la mort, Rosenn ?

— Oh non ! cela n'est pas permis, mais je ne regretterai pas la vie et je verrai venir avec joie le repos. Je ne manquerai à personne, tandis que vous, Roland, vous appartenez à votre mère, à votre famille, à votre nom... vous ne pouvez pas fuir les joies qui, un jour, viendront à vous...

— Croyez-vous que j'en puisse goûter aucune désormais ?...

— Oui, dit-elle, il n'est pas de terre si ravagée par l'orage que le soleil n'y fasse renaître et fleurir l'herbe et les plantes... il n'est pas d'existence si désolée qui ne rapprenne un jour le sourire...

— Alors, vous, Rosenn ?

— Ai-je dit que j'étais à jamais désespérée ? Roland, j'aurai le reflet de vos joies et l'écho de votre bonheur. C'est encore à vous qu'il appartient de rasséréner mon ciel terni...

— Rosenn, ce que vous dites là n'est pas d'une créature terrestre ; vous parlez comme Yolande... Comme elle, avez-vous donc vu le ciel ?

— Le dévouement le fait deviner... le commencement du ciel sur la terre, c'est de s'oublier pour les autres.

— Ah ! que je suis petit près de vous ! Mais je veux m'élever à votre hauteur... Vous m'exilez encore, je pars...

— Vous reviendrez.

— Le sais-je ? les balles prussiennes sont aussi meurtrières que les chaleurs sénégalaises ; mais du moins le trépas qu'elles procurent est glorieux.

— Vous ne mourrez pas, fit Rosenn. Votre mère ne respire que pour vous ; une pure et douce enfant ne vit que de votre vie... de telles amours sont une puissante égide... Et moi, mon frère, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir. N'ayant plus de famille, je me donne à la patrie pour laquelle, héros obscur, Alain Mériadec vient de mourir. M^{me} Saint-Ferdinand m'attend à Versailles. Vous autres les hommes, vous vous battez ; nous, les femmes, nous soignons les blessés. A chacun son rôle et son devoir. Au revoir, mon frère.

— Au revoir, ma sœur, répondit Roland simplement.

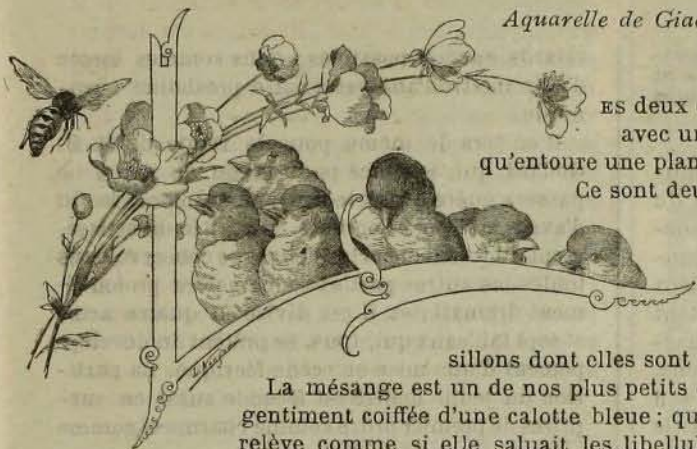
Et ils se séparèrent.

Baronne S. DE BOUARD.

(La fin au prochain numéro.)

DEUX MÉSANGES

Aquarelle de Giacomelli



Les deux oiselets mignons et charmants sont là, posés avec une grâce saisissante sur une branche morte qu'entoure une plante grêle aux fleurettes roses.

Ce sont deux mésanges.

Regardez-les : ne dirait-on pas qu'elles vivent, qu'elles gazouillent, qu'elles s'aiment, qu'elles rêvent de leur doux nid dans les glaïeuls et les roseaux ? ne dirait-on pas qu'elles vont s'envoler le long des

sillons dont elles sont la Providence et la gaité ?

La mésange est un de nos plus petits oiseaux. Vous la voyez : tête éveillée et fine, gentiment coiffée d'une calotte bleue ; queue longue et souple qu'elle baisse et qu'elle relève comme si elle saluait les libellules et les papillons. Sa robe verte, grise et jaune, présente les teintes exquisées et douces, les dessins variés et coquets que l'on admire. Sa tête enfoncée dans le velours de sa cravate noire et blanche entrerait dans un dé à coudre.

La mésange n'est pas sans défaut. Vaillante et batailleuse, dans sa bravoure d'oiselet querelleur, elle ne craint pas de s'attaquer à de plus forts oiseaux qu'elle.

L'union fait la force et la victoire, telle est sa devise. Qu'une mésange soit attaquée, toutes ses compagnes s'élancent à son secours comme un seul oiseau, et s'escriment du bec, de la patte, de l'aile, de la queue. Faut-il le dire ? c'est souvent la mésange qui commence.

Mauvaise tête, mais bon cœur, la petite mésange. Que voulez-vous, elle a du salpêtre dans la patte et du feu dans la tête. Mais quelle tendresse chez cette mère pleine de sollicitude et de dévouement, poussant l'amour familial jusqu'à l'aéroïsme et au prodige.

Qu'une main sacrilège d'enfant se glisse dans son nid merveilleux pour ravir ses petits, elle accomplit, pour sauver sa couvée, un miracle. Une étonnante métamorphose s'opère dans sa voix indignée qu'elle rend tout à coup aussi singulière qu'effrayante : on dirait un serpent qui siffle, courroucé. Croyant à la présence d'un reptile, le cruel dénicheur retire aussitôt sa main frémissante, saute à terre et la famille est sauvée par ce curieux stratagème. Ce sifflement de reptile, la mésange ne le fait entendre que dans une circonstance unique, lorsque son nid est en danger.

La mésange est un de nos petits oiseaux les plus utiles. C'est l'intrépide gardienne des récoltes et des sillons faisant, chaque jour, une hécatombe prodigieuse d'insectes ravageurs. Sa gourmandise n'est même pas, chez elle, un péché mignon ; c'est un mérite et un bienfait. Son bec est d'or, dit le laboureur, et c'est quand elle a bien diné qu'elle a bien mérité des champs.

Va, petite mésange à tête bleue, tresse ton nid charmant et coquet, un chef-d'œuvre, défends tes petits avec ta vaillance et ton dévouement, fais aux insectes la guerre.

Va, petite mésange ; puis, quand tu auras rempli ton double devoir de garde-champêtre et de mère, repose-toi sur une branche grêle au milieu des fleurettes roses et, pleine de grâce mignonne, fais-toi plus gentille encore pour être digne du maître pinceau de Giacomelli (1).

FULBERT-DUMONTEIL.

(1) Le pendant de cette aquarelle sera publié dans un de nos prochains numéros.

Economie Domestique

RISSOLES DE VEAU

Un peu de veau rôti haché, pilé extrêmement fin. Faites une sauce blanche épaisse, assez épicée, faites des petites boulettes de veau, plongez-les, imbibe-les, les unes après les autres, dans la sauce, passez ensuite à la glaire d'œuf, passez dans la chapelure, encore dans la glaire d'œuf et faites frire rapidement. L'on peut employer ainsi des restes de volaille et même de poisson.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : l'Opéra et *Ascanio*. — L'Opéra-Comique et *Dante*. — Le Théâtre des Arts et *Samson et Dalila*. — Concerts. — Nouveautés choisies.



VRIL ! Ce mot chante sans musique toutes les poésies du printemps. Elles vont succéder à celles de l'art musical, qui, sans pouvoir leur être comparées, apportent cependant un grand charme à nos hivers parisiens. La saison, si morne à son début, à déjà réparé le temps perdu et les cerveaux

artistiques jettent chaque jour en pâture au public les œuvres plus ou moins longuement élaborées. La littérature et la musique tiennent la tête du mouvement. Les salons et les théâtres les accompagnent.

L'Opéra, réveillé enfin de sa torpeur, se manifeste dans l'*Ascanio* de M. Saint-Saëns, qui va paraître au moment où nous mettons sous presse, puis dans *Zaire*, dont on s'occupe activement. Par quel prodige *Salammbô* vient-elle rayonner parmi ces promesses d'un avenir prochain, après un regrettable exil ? Ceci est un mystère plus psychologique que musical qu'il ne nous appartient pas de sonder ici. Toujours est-il qu'au passage de M. Reyer à Paris, des pourparlers ont été signalés entre l'éminent compositeur et les directeurs de l'Opéra, en vue de l'installation de ce bel ouvrage qui entraînera le retour de M^{me} Rose Caron sur notre première scène.

La brillante rentrée de M^{me} Melba, revenue avec force couronnes de Monte-Carlo, est le seul événement important à signaler en attendant *Ascanio*, dont nous donnons la distribution :

Benvenuto.....	MM. Lassalle.
Ascanio.....	Cossira.
François I ^{er}	Plançon.
Duchesse d'Etampes. M ^{me} s	Ading.
Scozzone.....	Bosman.
Colomba.....	Eames.

L'œuvre se compose de sept tableaux, commence par une rapide introduction et se termine par un magnifique ensemble. La musique du ballet est ravissante et d'une grande abondance de motifs dont la couleur archaïque est d'un vif attrait. Les trois premiers actes se rattachent plutôt au genre de la comédie lyrique ; mais, dans les deux derniers, l'œuvre retourne entièrement aux traditions du drame. A cause de

retards encore possibles, nous sommes forcée d'en remettre l'analyse à notre prochaine chronique.

Il en sera de même pour le *Dante* de M. B. Godard, qui, annoncé pour la fin de mars, ne passera guère avant le courant ou même la fin d'avril, à l'Opéra-Comique. A part le divertissement du troisième acte, l'ouvrage conserve dans toutes les autres parties le caractère profondément dramatique. Il est divisé en quatre actes et sept tableaux qui, tous, se prêtent au développement d'une mise en scène féerique. La partition du jeune maître est féconde aussi en surprises de premier ordre comme charme et comme science. En voici la distribution :

Béatrice.....	M ^{lles} Simonnet.
Genema.....	Nardi.
Un écolier.....	Lyven.
Dante Alighieri... MM.	Gibert.
Simeone Bardi....	Lhérie.
L'ombre de Virgile.	Taskin.

Comme à l'Opéra, l'activité est grande sur notre seconde scène lyrique où, en dehors du *Dante*, on s'occupe d'autres nouveautés telles que *La Basoche*, de M. Messager, et le *Sicilien*, de M. Wekerlin. Nous n'en citerons pas davantage, ayant la conviction que les nombreux ouvrages reçus à ce théâtre sont dans les tiroirs pour jusqu'à l'année prochaine. Un excellent engagement à signaler est celui de M. Renaud, avec lequel doit avoir lieu une brillante reprise de *Etoile du Nord*.

M. Saint-Saëns, dont l'absence à ses propres premières a fait déjà verser peut-être plus d'encre que de larmes vraies, — elles sont si rares ! — va nous faire juge, à un mois de distance, des modifications et transitions savantes apportées par lui à son grand talent, en l'espace de vingt années. C'est au Théâtre des Arts, de Rouen, que le premier ouvrage écrit en vue de la scène, par l'auteur d'*Ascanio*, a été récemment représenté en France pour la première fois.

Plusieurs scènes étrangères accordèrent à *Samson et Dalila* ce que Paris lui refusait ; il eut de très beaux succès à Weimar comme à Hambourg. A Paris, une audition de salon et des fragments exécutés aux grands concerts symphoniques ont suffi pour que l'on ait conçu la plus haute opinion de sa valeur. La première représentation au Théâtre des Arts n'a pas fait regretter leur voyage aux nombreux critiques et musiciens qui s'y étaient rendus.

Samson et Dalila est plutôt un oratorio en

trois actes qu'un drame lyrique. L'élément symphonique y occupe la plus large place et l'orchestre y joue le premier rôle. Le livret de M. F. Lemaitre n'était pas à la taille du tempérament musical de M. Saint-Saëns, qui pouvait alors manquer d'expérience scénique, mais dont l'habileté et la science orchestrales étaient déjà de premier ordre. On lira donc avec un intérêt croissant cette partition qui renferme des pages d'une maestria exceptionnelle, des combinaisons instrumentales aussi neuves que puissantes à côté d'inspirations mélodiques remplies de fraîcheur et de grâce. Le magnifique « chœur fugué des Hébreux ; » le « final » du troisième acte avec son admirable crescendo ; le « Chant du Grand-Prêtre » et la « Prière de Samson » sont au point de vue symphonique de véritables pages de maître.

Entre la solennelle légende biblique et *Ascanio*, quel chemin parcouru, et que d'épines mêlées aux roses, dans la vie du compositeur, comme de l'homme ! Après *Samson-Dalila*, le *Timbre d'Argent*, *La Princesse Jaune*, *Etienne Marcel*, *Henri VIII*, *Proserpine*, ont victorieusement prouvé qu'à côté de l'élégant styliste et du savant harmoniste, il y avait en M. Saint-Saëns l'âme d'un poète, capable de parcourir la gamme des sentiments depuis leurs plus délicates nuances, jusqu'à leur plus dramatique expression.

L'initiative de M. Verdhurt a été couronnée d'un plein succès et mérite qu'on l'encourage. Sous son intelligente direction le Théâtre des Arts n'en restera pas là. Tout y a marché à souhait. Artistes, orchestres et chœurs, décors, costumes et mise en scène, tous ont concouru à faire de cette belle représentation une véritable solennité artistique.

Voici Wagner acclimaté aux concerts du Conservatoire. Après *Tannhauser*, *Loengrin* ; puis, les *Maîtres chanteurs*. Et pourquoi pas ? Ces belles conceptions ne feront pas pâlir les œuvres de Bach, de Hændel, ni de Beethoven, dont les admirables symphonies seront difficilement dépassées.

Au Châtelet, on a diversement apprécié une œuvre de premier ordre : la *Psyché*, de M. César Franck, un savant et un mystique. On a déjà vu dans ses *Beatitudes* et sa *Rédemption*, combien toujours était élevée sa pensée et quelle force sereine domine son orchestration. Dans *Psyché*, sous l'habile direction de M. Colonne, son orchestre est comme une immense palette où miroitent et se fondent les plus radieuses et suaves couleurs. Non moins sincèrement applaudi et richement conçu, le « premier concerto » de Tchaïkowsky, œuvre forte, rendue avec réelle distinction par le pianiste Sapelnikoff. Il faut entendre l'*Invitation à la valse*, de

Weber, par l'orchestre Colonne : c'est absolument idéal.

Aux concerts Lamoureux, signalons le légitime succès de M^{me} Menter, notamment dans le beau concerto en *la*, de Liszt, qu'elle interprète avec une rare supériorité. M^{me} Materna s'y fait aussi applaudir par la beauté de sa voix et l'expression élevée de son style dans les œuvres magistrales des maîtres. C'est ainsi qu'elle a rendu *La Toute-Puissance*, de Schubert, et l'air magnifique de *Judas Machabée*, de Hændel, où le public l'a saluée de braves enthousiastes. Le grand pianiste Paderewski a aussi captivé les auditeurs par sa virtuosité dans la *Campanella*, de Liszt, et son concerto en *la* mineur, œuvre savante et colorée.

Nous n'avons pu trouver place ici, le mois dernier, pour parler des *Conférences-Cours* de M^{me} Lafaix-Gontié, innovation ingénieuse qui complète son remarquable enseignement. Nous le regrettons d'autant plus que le nombre en étant limité, elles doivent prochainement être suspendues. Nous nous bornerons à ajouter que particulièrement destinées aux jeunes filles et jeunes femmes qu'intéresse l'étude du chant, elles y entendent à chaque séance des mélodies, airs d'opéra et d'opéra-comique, successivement analysés par M^{me} Lafaix-Gontié. Dans les précédentes séances elle y a traité avec l'autorité de son expérience et de son talent : du genre de voix et de style ; de la respiration, des nuances, de l'expression, de la prononciation, etc., et a obtenu le plus flatteur accueil. On se procure des entrées, 15, rue Pierre-Charron, chez M^{me} Lafaix-Gontié, et à l'Institut Rudy, 7, rue Royale, dans les salons duquel ont lieu les *Conférences-Cours*.

Voici pour finir quelques titres de compositions toutes de premier mérite. La belle mélodie de Lassen : *Chanson de mai*, élégamment transcrite pour piano, par G. Lange : *Valse-Sérénade*, par A. Marmontel, toutes deux moyenne force ; plus difficile est le *Rêve du Prisonnier*, célèbre mélodie d'A. Rubinstein, transcrite et variée avec beaucoup de charme par Ch. Neustedt. Ce morceau est d'un très bel effet.

Pour le chant, une perle : *Chanson des Bois*, sur une valse de Chopin, cet op. 64, en *ré* bémol, dont les capricieux dessins, comme la pénétrante mélodie, se déroulent sous la partie chantée. Cette adaptation vocale accomplie avec un art merveilleux fait le plus grand honneur à M. J. Philipp. Parmi les six charmants chœurs à deux voix égales avec soli, de P. Lacorne, citons seulement *La Forêt*, pièce d'un très beau sentiment, comme poème et comme musique. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

CHAUSserie



L'AUTRE matin, je suivais le convoi d'une pauvre jeune fille, qui allait au cimetière dormir son dernier sommeil, et je pensais à mille choses qui me rapprochaient de vous, mes chères lectrices.

Il y a des jours où la nature semble se rire de nos douleurs, tant elle est épanouie et brillante : nous longions la grille du Luxembourg, dont les arbres commençaient à verdier ; il y avait des parfums amers de mimosas autour de nous ; et les oiseaux jasaient en cherchant leur vie dans la terre noire et humide des gazons nouvellement retournés. Des bandes d'enfants remplissaient le grand jardin de cris, d'appels, de courses folles, et je pensais à la pauvre mère, seule, depuis ce matin et pour toujours, dans son triste logis où elle rangeait et baisait ses chères reliques tandis que nous emportions sa fille. Oh ! les pauvres mères ! quand elles n'entendent plus la voix de leur enfant ! cette voix qui vieillit sans qu'elles s'en doutent, car, pour leur cœur, il reste toujours petit afin d'être plus aimé.

La jeune morte avait 23 ans. C'était une ouvrière d'une habileté rare, très au-dessus de sa condition par la délicatesse de ses sentiments ; courageuse, intelligente, un cœur d'or qui s'était gardé pur ; nous l'aimions toutes beaucoup, et elle le méritait.

La dernière fois qu'elle vint chez moi, elle passa son après-midi à genoux sur le tapis de ma chambre autour d'un mannequin revêtu de gaze rose. La robe était pour le soir, il fallait se hâter, et la petite couturière fredonnait tout en piquant ses épingles. Quand tout fut prêt, elle passa sa jolie tête brune par l'entrebâillement de la portière et me dit : — J'ai fini !

Je la regardai et je vis un cercle brun autour de ses yeux :

— Vous êtes fatiguée, Mitte ? (c'était un nom familier que lui donnaient les enfants).

— J'ai bien mal à la tête. Bah ! demain ce sera fini. Adieu ! madame.

— Au revoir, Mitte, merci !

Le revoir, huit jours après, fut à l'église où brûlaient les cierges funéraires.

Mitte était méridionale, c'est-à-dire artiste par instinct et aussi très expansive ; tout en tirant l'aiguille, elle aimait à me raconter sa vie, ses pensées et souvent elle m'a dit des choses que je regrettais, car elles étaient mauvaises :

— Tout de même, madame, il y a des jeunes filles qui sont *drôles*. J'en connais qui ne pensent qu'à la toilette, d'autres qui ne vivent que pour le plaisir, et aussi des coquettes qui ne rêvent que succès. J'en voyais une l'autre jour qui me disait : « Si vous saviez comme ma toilette blanche était jolie ; j'étais la mieux au bal. Aussi, il n'y en avait pas pour tous les danseurs ; ces messieurs soufflaient sur ma robe pour voir si je ne m'envolerais pas, ils disaient que le tout était aérien. »

La petite coquette ne pensait pas alors au respectable poids de sa dot qui influençait probablement sa petite cour masculine.

Une autre, faisait à sa couturière une confidence analogue : « Mes fleurs étaient si jolies dans mes cheveux, qu'un officier de dragons m'a demandé à les sentir, assurant qu'elles étaient naturelles. »

Et encore celle-ci : « Regardez donc comme j'ai un joli pied, on m'appelle Cendrillon. Faites ma robe bien courte par devant. »

Une autre fois, c'est une jeune femme qui, depuis peu, a le bonheur d'être mère ; elle rentre difficilement dans ses vêtements de jeune fille : « Tirez le lacet, serrez... serrez, encore... » Et la voilà qui tombe évanouie dans les bras de Mitte. Le mari accourt aux cris ; scène, etc., etc.

Nous avons tort, mesdemoiselles, de penser tout haut devant nos inférieurs quand nos pensées sont vaines ; ces filles, placées au-dessous de nous, n'ont qu'une ambition : c'est de nous ressembler et, comme le mal est plus facile à imiter que le bien, elles s'emparent de nos travers, de nos défauts, commettent nos fautes ; bien heureux quand elles ne dépassent pas le modèle.

A force de faire des robes de bal de jeunes filles, genre dans lequel elle excellait, Mitte en vint à désirer ardemment un bal pour elle-même ; une robe blanche en fin lainage, avec un bouquet blanc dans ses splendides cheveux noirs. Justement on lui offrit deux billets pour l'Hôtel de Ville. Tout était convenu avec sa mère, jusqu'à la ceinture de moire blanche... Qui sait ce que cette fête devait renfermer de dangers pour elle ! Elle s'est éteinte la veille du jour où elle avait lieu et c'est la mort qui s'est chargée de sa parure de laine blanche avec des bouquets blancs, et les longs rubans de moire traînant sur les dalles de l'église, quand ses compagnes voilées se sont agenouillées autour d'elle. Les lumières, la voiture, tout y était, mais pour conduire à l'éternel repos.

Maintenant, comprenez-vous pourquoi je pensais à vous en priant pour elle ?

Si vous voulez, nous allons passer du cimetière à la prison ; ordinairement, c'est le voyage contraire que l'on fait ; mais les circonstances sont si particulières et le prisonnier si peu criminel, qu'il n'est nullement question de guilotiné, mais seulement de gamelle.

La politique, encore une fois, a divisé notre monde français depuis deux mois et, chose étonnante, c'est d'hommes à femmes que l'abîme s'est creusé. Pour expliquer ce phénomène, il faut dire que le criminel, ou le héros, comme vous voudrez, a fait un acte audacieux sans calculer les conséquences, sans savoir ce que lui réservait le lendemain, avec une crânerie toute militaire qui nous a ralliés sans distinction de drapeau. Les hommes, qui ont plus de tête que de cœur, ont objecté ceci et cela. Les femmes, qui sont toute d'impulsion et qui ne savent pas calculer, ont aussitôt crié : Vive le prince-soldat ! vive le *prince-gamelle*. En voilà un joli nom, un nom de féerie ! il me rappelle un autre prince de la même famille, qui portait son képi sur l'oreille et avait la voix un peu enrrouée par la manœuvre ; il ne dédaignait pas non plus les petites distractions culinaires et, quand il ne les prenait pas au camp, il savait se les ménager ailleurs. Un jour de mardi-gras, il y avait réception aux Tuileries, et la reine, très absorbée par les visiteurs, ne s'aperçut qu'un peu tard de l'absence d'un de ses fils.

— Où est Aumale ? demanda-t-elle.

Personne ne le savait. Un aide de camp se dévoua, va aux renseignements, prend une voiture et court chez les amis du prince, où on le soupçonnait d'avoir passé la soirée. L'officier de la reine entre dans ladite maison, entend un bruit joyeux d'éclats de rire et de batterie de cuisine dans les sous-sols et suit le valet de chambre qui, avec toutes sortes de respects, descendait en disant :

— Monseigneur est en bas !

Le général descend aussi, entre et trouve le jeune prince enveloppé dans un grand tablier blanc, une poêle à longue queue à la main, et suivant, d'un regard ravi, une crêpe blonde qu'il faisait sauter en l'air. Il était rouge comme braise, le royal cuisinier, et s'amusait énormément.

— Ah ! vous voilà, mon général, dit-il quand la délicate opération fut terminée ; vous allez la manger !

— Monseigneur, Sa Majesté la reine vous demande.

Le cuisinier baissa la tête d'un air navré ; il détacha lentement son tablier et, sans une objection, mais non sans soupirs, reprit le chemin du château.

C'est si bon d'oublier parfois la pompe et les

grandeurs ! C'est bien aussi l'avis du jeune prince qui voulait absolument manger à la gamelle, et qui, plus jeune, suppliait au collège pour qu'on lui laissât allumer les becs de gaz à l'étude.

— Mais enfin, lui disait-on, pourquoi cette manie ?

— C'est que ce n'est jamais moi qui les allume à la maison.

Comment le jeune prisonnier n'intéresserait-il pas au plus haut degré tout le clan féminin puisqu'à l'aurole du patriote, il joint celle que lui fait l'amour de sa fiancée ? Je ne vous en dis pas plus long, une mauvaise petite langue m'arrête en m'assurant que je vais faire partir toutes les jeunes têtes si je me lance sur cette pente dangereuse.

Alors, je vais vous parler cotillon. Celui que je prépare en ce moment est l'objet de toutes mes sollicitudes. Il faut se mettre en frais d'imagination, car ce n'est pas une mince besogne que de faire du nouveau chaque année avec les mêmes bouts de rubans, le même papier doré et les mêmes grelots. L'Exposition nous est pourtant venue en aide en nous donnant quelques nouveautés, telles que : le combat du taureau. Il y a aussi une promenade chinoise pleine de couleur locale : la danseuse mise en présence de quatre cavaliers, donne à un, son parasol ; à l'autre, une lanterne allumée ; au troisième, un gigantesque écran et elle danse avec le quatrième, pendant que ses trois serviteurs suivent l'heureux couple en l'abritant, l'éventant et l'éclairant.

Les petits tambourins commençaient à perdre de leur vogue, on en a tant abusé ; nous les remplacerons par des guitares. Et, au lieu de peindre des fleurs et des oiseaux, nous les remplaçons par de petites silhouettes à l'encre de Chine que je teinte ensuite légèrement à l'aquarelle, les figurines qui ornent les menus de votre journal m'ont été d'un grand secours dans ce travail.

Nous aurons une figure qui coiffera toutes les danseuses de bonnets de fantaisie ; de peintre il faut devenir modiste ; avec du satin tramé, du galon d'or et de la doublure raide nous reproduisons les couvre-chefs les plus variés, ceux d'Arlequin, de Polichinelle, des soldats tonkinois, de la folie, etc... sans compter les bonnets à trois pièces de nos bébés qui vont à ravir à leurs grandes sœurs.

Je vous donne ces petits détails, mesdemoiselles, espérant qu'ils pourront vous servir en avril, pour préparer les réunions de mai, et je crois pouvoir vous dire à l'avance, qu'on est plus heureux de s'occuper du plaisir des autres que de s'amuser soi-même.

C. DE LAM RAUDIE.

DEVINETTES

Charade

A Pierrefonds, à Notre-Dame,
J'élève mon front dans les airs;
J'ai parfois porté l'oriflamme
Et soutenu sièges divers.

A Strasbourg je suis excellente,
Mon renom parvient en tous lieux.

Aux salons comme sous la tente.
Je rafraîchis jeunes et vieux.

Dans les vallons de la montagne,
J'ouvre mes flancs noirs au soleil;
Dans plus d'une pauvre campagne,
Je remplace un beau feu vermeil.

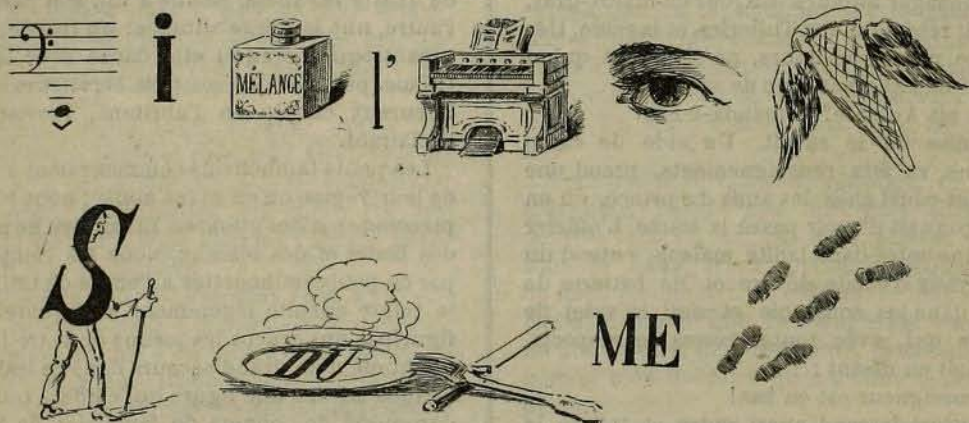
Comparaison-Proverbe

Les mots du proverbe chacun à son rang dans le cours du poème.

Dans les salons elle est timide,
Baisse la voix, tremble, rougit,
Et semble à peine assez lucide,
Pour savoir ce dont il s'agit.
Mais quand elle prie à l'église,

Ou qu'elle marche sous la bise,
Vers le puvre et lui tend les b...
Comme une divine étincelle
Allume ses yeux de gazelle!
Plus de trouble, plus d'embarras

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE MARS

MOTS EN CARRÉ :

O R N E
R E I N
N I C E
E N E E

SYNONYMES : *Bosquet* — *Boqueteau* — *Bois* —
Forêt.

SYLLABE CACHÉE :

Syllabe : Com.
Mot : Bat.
Composé : Combat.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Que de jolies étoffes et que de jolies façons le printemps nous amène! Tout d'abord la manche se fait d'étoffe autre que celle du costume; en velours, elle se portera même en été; le plat domine, mais les draperies molles et tombantes reparaissent, un soupçon de tournure est nécessaire pour soutenir les lés de derrière qui se resserrent par des fronces; les lés de côté se collent sur les hanches, un ou deux plis ramenés à la tournure les mouvennent un peu; les fronces qui montent la manche forment comme un petit gigot qui s'élève de quelques centimètres au-dessus de l'épaule. Drôles de modes! Qu'en pensez-vous? Il est d'esthétique que les épaules doivent être gracieusement tombantes et voilà qu'artificiellement elles remontent dans le cou. Donc, ensemble très svelte, un tantinet portemanteau, voilà pour le moment ce qu'indique la mode; nous vous dirons, mesdemoiselles, à la fin du printemps ce quelle sera l'été. Comme vous allez très probablement danser, il vous faudra avec votre toilette de bal ou de soirée, chauffer le soulier de satin noir, celui assorti ne se portant plus du tout. Ce changement est d'hier et l'on ne fait point la récalcitrance contre ce chassé-croisé, parce que le soulier de satin noir sied mieux au pied que le clair.

Le costume tailleur se fait d'un tissu anglais, serge moëlleuse quadrillée ou rayée de tons clairs: glycine première floraison et blanc, bleu lin et blanc argent et blanc sort particulièrement jolis. Le gilet en faille, le corsage fermé sous le bras et sur l'épaule en plastron tendu; la jupe-fourreau à plusieurs rangs de piqure, tout cela moulant le corps. Il y a un superbe galon indien brodé à jours en or et soies de couleur, qui fera une fort belle garniture de costume pour les femmes jeunes et les plus âgées. Pour elles aussi le pardessus en parisienne et dentelle qui dessine la taille, la manche en dentelle plissée ramassée dans un parement de faille couvert de broderie à beaucoup d'élégance. Les petites filles sont très joliment habillées avec la robe plissée en surplis, le corsage à très grand empiècement brodé. La manche large s'arrête au coude; de là prend un bas de manche plat en broderie; une ceinture en ruban attachée par un chou. Cette façon se fait de toutes couleurs. Le pardessus est en fin drap d'été gris ou beige et de forme plissée, monté à tête à une pièce arrondie couverte derrière par un capuchon. Une fente à la pelisse pour passer la main. Toujours pour les fillettes, le chapeau rond à bord avançant garni d'une touffe de coques en ruban, ou de branches de fleurs sans addition de ruban. La paille noire paraît plus en faveur que la jaune. Elle se fait unie ou ajourée. Quant aux petits garçons, ils mettent la blouse française soutachée au bord, verticale, au col droit et à la ceinture. On la fait en petit drap gris uni et aussi

à carreaux. Leur culotte est froncée au-dessous du genou ou boutonnée de côté. La guêtre en drap, voire même en chevreau brillant, est très à la mode. Le col rabattu dégage le cou et se complète d'une cravate en surah négligemment nouée.

Les jolis costumes que nous avons décrits sont de M^{me} Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, cette excellente couturière dont le goût est tout parisien, les étoffes sont aussi de chez elle. Voici la description des chapeaux de la gravure coloriée que nous avons choisis chez M^{me} Naudin. Ces descriptions sont les meilleurs renseignements que nous puissions donner sur la mode actuelle, et aussi sur le talent de cette excellente modiste.

Capote en crêpe serpent drapé en couronne, avec une grecque en perles de jais brodée sur fin tulle noir; de côté, nœud en velours dépassant par une aigrette de paradis crème nuancé. Brides en velours. — Chapeau en paille noire à larges ailes, garni d'un papillon en dentelle noire et de chrysanthèmes panachés orange et citron.

Béguin en tulle d'or brodé de cabochons. Devant draperie de tulle en diadème et bouquet de pensées. Cordelière sur les coutures du béguin. — Toque en tulle noir. Couronne de violettes sous le bord de velours, et devant, un poul surmonté de roses jaunes et d'un nœud de velours noir. Brides en velours. Chapeau en paille d'Italie garni de branches de roses effeuillées. Sous le bord très relevé de derrière, nœud en ruban vert mousse.

Mesdemoiselles, vous plairait-il que je finisse ce courrier de modes par une leçon de coiffure? D'abord un très bon conseil donné par M. Lenthéric, le coiffeur attitré des élégantes. Il dit qu'une jolie coiffure ne veut pas l'addition de beaucoup de cheveux, et que si l'on emploie des postiches, ils doivent être très légers et très bien faits; trop lourds ils font tomber les cheveux. Pour base de toutes les coiffures et pour les consolider, on commence par prendre une petite mèche au milieu de la tête et en faire une natte serrée, dont le bas se mêle aux autres cheveux. Le devant se fait d'un crêpon pompadour qui bouffera sur le sommet de la tête. Ensuite séparer une mèche de chaque côté, sur toute la longueur de la tête, et avec les cheveux du milieu former une torsade que l'on remonte en la laissant se détorsader. Ramener en arrière les deux mèches de côté, les fixer, en les croisant, avec des épingles en écaille, réunir les deux pointes, en former une bouclette que l'on attache par une épingle. Les épingles d'écaille sont très commodes pour se coiffer soi-même et arrêter les cheveux à mesure que l'on se coiffe; on les déplace ensuite, pour les arranger au mieux de la coiffure et de la physionomie. Il y en a de bien des formes: droites, contournées, torsadées, etc. Pour le bal, avant de séparer les cheveux, on posera sur le crêpon une petite couronne de fleurs que l'on enserrera légèrement dans les cheveux.

Les coiffures de mariée sont une des jolies spécialités de M. Lenthéric, qui demeure 245, rue Saint-Honoré; le prix de la parure commence à 15 fr., 25 fr. avec la voile; les fleurs faites et montées par M^{me} Lenthéric, en aigrette, en couronne, en piqué, sont bien naturelles et arrangées avec

un goût parfait. Nos jeunes abonnées trouveront là les plus coquets auxiliaires d'une jolie toilette de bal, et les jeunes femmes la rosée Orkilia pour la conservation du teint et la poudre Orkidée qui laisse un velouté naturel.

CORALIE L.

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur la nomenclature des objets contenus dans l'Album de travaux du 15 mars de l'Edition hebdomadaire : Vide-poche Louis XVI. — Buvard — Porte-musique ou grande poche à ouvrage en étoffe. — Jupon au crochet avec garniture faisant volant. — Sac à ouvrage. — Poche à deux compartiments. — Porte-cartes. — Deux boîtes-livres. — Deux dispositions d'étoffe. — Chausson-bas au crochet imitant le tricot. — Angle pour tapis au point croisé.

Le numéro du 22 contient un supplément colorié de lingerie, matinée, etc., et celui du 29 une feuille de broderie et de patrons, un dessin de soutache pour le patron d'une blouse française pour petit garçon. — Prix du numéro : 1 fr.

VISITES DANS LES MAGASINS

Comme toujours à chaque renouvellement de saison, la Scabieuse, 10, rue de la Paix, nous montre un choix d'étoffes d'une réelle nouveauté. Les tissus de cette maison sont de qualité supérieure et nos lectrices peuvent s'y adresser en toute confiance, elles seront très satisfaites. Voici les nouveaux lainages de deuil pour cette saison : la grenadine-dentelle pékin brochée et unie, la balzoline unie et pékin, le voile rayé et pékiné broché, la guipure de laine, le voile madrilène, l'armure kaschmyr et le crêpe majolique uni et façonné. Ces tissus conviennent pour costume de deuil. Pour grand deuil les étoffes de laine suivantes : bengaline, bayonnaise, mousseline crêpée, mousseline de l'Inde; puis le cachemire pur en 1 m. 20 et 1 m. 80 de large. En soieries, nous citerons la gaze unie et façonnée, le crêpe de Chine uni et broché de l'Inde, du Japon et persan. Pour le demi-deuil les nouveautés suivantes : foulard imprimé, fond uni et pékin satin, foulard broché noir, surah, louisine et taffetas glacé pour demi-deuil. Il y a encore la royale, le foulard uni et croisé, la louisine, l'armure, une série de grisailles plus charmantes les unes que les autres. Citons encore, pour grand deuil les tissus à chaîne de soie nommés : Henrietta, bombazine américaine, Paramata, Alma qui sont d'un porté agréable. Les échantillons demandés seront expédiés par retour du courrier.

Les renseignements que nous allons donner auraient dû commencer notre courrier de modes, car est-il pour être bien habillé et à la mode, un objet plus nécessaire que le corset? De lui dépend la grâce de la taille; aussi nous ne cesserons de redire, et cela avec conviction, qu'il faut que le corset soit fait sur les mesures prises étant habillée ou qu'il soit essayé, mais non pas acheté de pacotille. Il faut s'adresser à une bonne corsetière ayant l'habitude et la connaissance de la taille par une longue pratique et des études spéciales; c'est pourquoi, soucieuse de ne donner que les adresses de très bonnes maisons, nous avons indiqué M^{me} Emma Guelle,

3, rue du Théâtre-Français, comme excellente corsetière.

Le corset-cuirasse est d'une coupe parfaite, il donne de la sveltesse, arrondit bien le tour de taille et laisse toute l'aisance aux mouvements; il convient aux jeunes filles et aux dames de tous âges. A tous ses corsets M^{me} Guelle met le busc incassable. Le corset du matin ou de repos est bien commode pour les jeunes femmes. Celui à épaulières pour les fillettes qui ont une tendance à se courber, les forcera progressivement et sans fatigue à se tenir droites. Pour les personnes ayant une légère défec-tuosité, les coussins creux sont une ingénieuse invention de M^{me} Guelle.

Les nouveaux procédés employés par la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, dans la teinture des tissus de toutes sortes, en font des étoffes neuves. Même souplesse, même brillant et mêmes couleurs fines et nouvelles. Les soieries sont magnifiques, de même que les gazes, le crêpe de Chine et les lainages. Aussi trouvons-nous une grande économie à faire teindre nos robes défraîchies d'une couleur à la mode, et nos costumes sans les découdre. Quelle ingénieuse idée et quelle économie de recevoir son costume teint prêt à mettre avec l'ancienne façon modifiée, si on le désire! Une façon de moins à payer et un costume neuf; car il l'est assurément et par la couleur et par les modifications. Aussi parfaite est la teinture des cachemires de l'Inde et français teints en réserve, des tentures et des rideaux. Quant aux tapisseries anciennes et modernes, fauteuil, etc., etc., elles sont nettoyées avec un soin tout particulier. La Teinturerie Européenne se charge de nettoyer les vêtements des hommes et des collégiens, les cols de velours, etc., etc., et l'on peut dire qu'elle les rend neufs.

Au moment des premières communions, nous croyons opportun de donner quelques indications sur les objets nouveaux qui peuvent s'offrir. Ce sont des bijoux en argent noir véritable et contrôlé qui sont d'un goût exquis comme tout ce qui sort de la

maison Billaut, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Vous en jugerez sur quelques dessins qui paraissent dans l'Album de ce numéro. Le bracelet dizaine en perle d'argent noir et chaînette en or sur argent, 21 fr.; boutons d'oreille perles argent noir crochets américains en or, 3 fr. 50; plus gros, 6 fr. Médaille bysantine finement travaillée en argent blanc, 1 fr. 75. Fleur de lys avec le calice en or, 2 fr. 25; le revers est réservé pour graver le nom et la date; dans les prix celui de la gravure n'est pas compris. La broche barrette or sur argent, la fleur de lys en argent noir, l'épingle or, 6 fr. 50, avec feuille de trèfle, 9 fr.; une bague en or une vraie perle fine avec rose de chaque côté, 22 fr.; une autre avec perle argent noir et deux roses, 16 fr. Boutons d'oreilles perles fines vraies montées en trèfle, 68 fr. la paire. Pour les jeunes garçons une chaîne de montre tout en argent noir, 24 fr.; boutons de manchette boules en argent noir, chaînette or sur argent, 12 fr. la paire; épingle de cravate, trèfle argent noir, épingle or, 11 fr.; médaille ovale en or avec les initiales travaillées à jour au milieu, et sur le contour plat, la date de la 1^{re} communion, sur le revers celle de la confirmation. C'est un souvenir que le jeune garçon devenu homme, militaire, industriel ou diplomate, pourra toujours porter à sa chaîne de montre; en or, 31 fr.; en argent blanc, 18 fr. Le succès de ces charmants et élégants bijoux ne s'est pas fait attendre; ils sont les préférés grâce au goût exquis de M. Billaut, qui a su en faire de vraies fantaisies artistiques. Envoyer le port en sus du prix, 50 cent., pour le paquet recommandé.

La maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, Lefèvre et Cabin fils, successeurs, vient de préparer en vue des ventes et loteries de charité, si nombreuses en cette saison, une quantité de petits ouvrages en drap perforé, canevas brésilien et autres, faciles et vite faits qui se vendent très bien. Ses tapisseries de style sont superbes et les assortiments en très belle laine de Hambourg sont comptés à raison de 8 fr. la livre. Des tabourets, le dessin colorié sur canevas, 5 fr.; chaises et coussins, 7 et 8 fr.; fumeuses et prie-Dieu, 13 à 16 fr.; chauffeuses, 18 à 22 fr.; très beaux fauteuils, 30 à 35 fr.; chaises, 16 fr.; étoles, 12 fr.; panneaux ou feuilles de paravent, 28 à 35 fr.; canapés depuis 75 fr. Il y a aussi un beau choix de carrés tapis d'église, de chapelle et d'appartement. Les dessins coloriés à la gouache sur papier et pour tapisserie, exposés par la maison Sajou, ont obtenu la seule récompense décernée, une médaille de bronze. Dans cette maison on trouve toutes sortes de canevas et de toiles, balles à café pour tapisserie et aussi le filet mécanique dont on vend n'importe quelle quantité. Nous recommandons particulièrement le crochet protégé pointe le plus commode de tous, que la maison Sajou vend 75 centimes et 1 fr. les gros.

Les jolis travaux vus chez M^{lle} Leeker, 3, rue de Rohan et que nous allons indiquer, inviteront nos lectrices au travail, nous en sommes persuadée. Bandeau Louis XVI pour portière, cheminée, etc., le petit point fait, le reste tramé, fond en soie, 150 fr., en laine, 140. Un autre Louis XV, 100 fr., 90 fr., etc.; Louis XV, 72 fr. et 65 fr. Ecran Louis XIV, flamand et fleurs d'eau au petit point, reste tramé,

fond en soie, 145 fr. Fauteuil Louis XV, attributs et personnages au petit point le reste lancé, fond en soie, 135 fr., en laine, 120. Voile de fauteuil en tulle Malines dessin étoilé, 28 fr., plus riche, 40 fr. Voile de canapé, 55 fr. Chemin de table sur toile, ourlet à jour, broderie de coton rouge et bleu, 28 fr., avec encadrement de broderie Richelieu dessiné sur granité point lancé et feston. 15 fr. chaque. Quatre dessous d'assiette à fruits dessin Marguerite dessinés, 2 fr.; Rideau de vitrage tulle grec brodé en fil plat brillant, le dessin sur toile végétale sert pour plusieurs rideaux, échantillonné, la paire, 30 fr. Objets pour enfants: Tablier forme nouvelle soutache et point lancé, 12 fr. Couverture drap blanc point vannerie en soie bleue, 55 fr. Bavoir brodé, 10 fr., dessiné, 4 fr. Pèlerine au crochet avec capuchon, 28 fr. Veste Louis XV, 11 fr. La bande de pavots parue le 1^{er} mars coûte, sur 3 mètres de long, 35 de large avec fond en laine, 47 fr., en soie, 55 fr., sur 1 m. 50 cent., moitié du prix désigné.

On est souvent embarrassé de savoir où trouver le soulier mignon ou la fine bottine de même style que la toilette et que l'on puisse faire exécuter dans les meilleures conditions d'élégance et de bon marché. Nous donnons l'adresse de la maison H. Kahn, 55, rue Montorgueil, à l'entresol. Le nouveau catalogue, avec modèles de la saison, fournira à cet égard tous les renseignements nécessaires. Le succès est désormais assuré à la marque H. Kahn, qui s'affirme de jour en jour par sa supériorité comme solidité et comme perfection de fabrication. L'homme, la femme et l'enfant y trouvent également la chaussure qui convient. Nous appelons aujourd'hui l'attention sur différentes occasions dont il serait très sage de profiter: 1^o Un lot de bottes (fin de série) chevreau glacé uni, piqué blanc, ou avec empeigne veau verni, ayant valu 20 fr., vendues 15 fr. 50. 2^o Un lot de souliers Charles IX, brodés perles, en chevreau glacé noir ou doré, ou veau verni, joli nœud de satin, ayant valu 12, 14 et 16 fr., vendus 8 fr. 90. 3^o Un lot de souliers demi-lacés en chevreau glacé noir ou doré, ou veau verni, valeur réelle de 6 fr., vendus 3 fr. 90.

MESSIEURS ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS
Maison de vente, 27, rue du 4-Septembre, Paris.

Voici la note à la mode du printemps, le beau costume écossais ton sur ton, dernier genre: bleu gris avec carreaux camaïeu, gris argent et beige avec carreaux tirant sur le rosé; l'écossais est de 6 fr. 75 le mètre et l'uni assorti de 5 fr. 90 en grande largeur. Trois nuances en petits carreaux, 4 fr. 25 le mètre; le genre tailleur. Le pointille coupé par un fil de soie formant le carreau, la robe distinguée; quatre nuances: gris anglais jaspé argenté, gris souris, gris poussière et carrick, 7 fr. 25 le mètre. Très beau tissu, ayant de la main: une rayure en long, rayure veloutinée réseda et blanc gris lilas, et beige clair avec blanc, 7 fr. 75 le mètre. Robe de visites. C'est une rayure dentelle, brochée de soie, avec large raie unie en cachemire indien, raie beige avec bleu pâle et laine gendarme, raie grise avec raie beige et dessins de soie gris perle, raie chocolat avec raie beige et dessins de soie cho-

colat, raie héliotrope et dessins de soie héliotrope. L'uni en cachemire, en 1 m. 10 de large, est de 7 fr. 25 le mètre, tandis que le rayé, en 60 cent., est de 11 fr. 75. Il faut 5 m. d'uni et 4 m. de rayé.

Le costume broché d'algues marines, le coloris Eiffel avec algues mousse; on donne 2 m. 50 broché en 1 m. 30 de large, 4 mètres d'uni, le costume, 39 fr. Puis le costume à épis brochés; 2 carrés brochés en 1 m. 30, avec 5 mètres d'uni, 35 fr. Le vigoureux

cachemire, superbe avec bordure camaïeu, vieux rouge avec bordure en raies havane, avec bordure rayée rouge et noire, entremêlée de gris, beige clair avec bordure foncée et bleu gendarme avec bordure bleu, havane et filet rouge foncé, sept mètres pour 35 fr.

Pour les hautes nouveautés, et pour celles-ci, on vous enverra *franco*, sur demande, la collection d'échantillons, si c'est possible.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4775

Toilettes, confections et modes, de M^{me} Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17

PREMIÈRE TOILETTE. — Costume en voile écossais et voile uni. La jupe, boutonnée sur la hanche, est légèrement relevée dans une petite boucle carrée. Corsage uni, ouvert sur un plastron écossais et garni d'une rangée de boutons continuant celle de la jupe tout le long de la couture du dessous de bras; manche plate en écossais avec jockey uni, fronce à l'épaule et fermé dans le bas par un bouton (voir la planche de patrons). — Capote sans brides en tulle drapé, bordée de velours; aigrette de tulle et fleurs, et petite traîne de fleurs courant sur la calotte.

DEUXIÈME TOILETTE. — Jaquette en drap léger gris rainette, très ajustée derrière et flottante devant; revers châle en velours gris-vert foncé; poche et petits revers à la basque derrière, en velours également (1). — Grand chapeau de paille à bord ondulé doublé de velours; sur le côté large chou de dentelle plissée.

TOISIÈME TOILETTE. — Jupe ronde, en foulard broché vieux rose, un peu relevée de chaque côté du tablier sous un nœud de ruban, et d couvrant le bas de la sous jupe en dentelle brodée. Corsage plat recouvert de dentelle brochée, drapée sur les épaules et dégagant le haut de l'encolure; manche froncée à l'épaule et dans un haut poignet plat couvert de dentelle avec bracelet de ruban (2). — Grand chapeau de paille orné de ruban; dessous petite touffe de ruban et fleurs.

QUATRIÈME TOILETTE. — Longue redingote en drap olive, c oisée à la taille sous des brandebourgs de passementerie; poche allongée en pointe surmontée par un motif de passementerie; grand revers-châle et manches en ottoman moiré (voir la planche de patrons). — Grand chapeau de tulle plissé à fond mou; bord croqué et oiseau placé dans la partie abaissée du bord.

CINQUIÈME TOILETTE. — Mantelet en réseau de passementerie perlée et dentelle; la pèlerine d'un seul morceau (le patron se trouve sur la planche de ce mois), est montée dans un empiècement de dentelle plissée, qui se termine en deux longs pans flottants.

SIXIÈME TOILETTE. — Polonaise ouverte de côté sous un galon broché; de l'autre côté de la jupe, gros plis retenus par trois chous étagés; manche en veloutine assortie; col de veloutine. — Capote drapée en long avec piqué de fleurs; brides en ruban.

SEPTIÈME TOILETTE. — Jupe ornée de petits velours, et fermée de chaque côté par trois petits brandebourgs. Veste bordée de velours faisant deux pointes devant et postillon derrière; l'ouverture de côté est ornée de plusieurs rangs de petits velours, sur lesquels traversent les brandebourgs disposés par groupes de trois qui ferment le corsage; manche garnie de petits velours presque jusqu'au coude

(1 et 2). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *certe* recevront ces patrons le 16 avril.

(voir la planche de patrons). — Chapeau de paille doublé de velours et orné d'un gros coquille de dentelle faisant le tour de la calotte.

HUITIÈME TOILETTE. — Jupe droite en flanelle rayée crème et bleu pâle très sourd, un peu drapée sur les hanches. Corsage rond (voir la planche de patrons) ouvert devant sur un plastron de drap bleu brodé; le devant du corsage est drapé sur les épaules et dans le bas sous une grande boucle cintrée en argent mat; manche unie et col brisé. — Capote fond à jour avec branches de bruyères; plissé de dentelle retombant tout autour et relevé un peu de côté formant une aigrette retenue par quelques brins de bruyère.

NEUVIÈME TOILETTE. — Manteau long en petit drap Eifel, ouvert de côté sous une bordure soutachée; devant froncé à l'encolure et à la taille; patte brodée partant du col et s'arrêtant au milieu du corsage; col et demi-ceinture brodes; manche froncée à un poignet haut brodé de soutache noire comme les autres motifs. Le dos légèrement froncé à la taille est orné de deux longues pattes brodées formant bretelles. — Chapeau de paille noire à grand bord devant; plumes noires et oiseau couché de côté.

GRAVURE DE CHAPEAUX N° 4775 bis
Modèles de M^{me} Naudin, 16, rue du Vieux-Colombier
Voir l'article *modes* pour les descriptions.

MODÈLE D'AQUARELLE

MÉSANGES, d'après Giacomelli.

PETITE PLANCHE

Modèle de la maison Cabin-Sajou, boulevard Sébastopol, 74

BANDE FILET RENAISSANCE, pour rideau ou store; la bande posée en travers et la chimère supprimée, ce modèle servira pour nappe d'autel.

QUATRIÈME ALBUM

Tableau pour petit chevet, peinture et broderie. — Trois toilettes de premières communiantes. — Palmette, guipure Richelieu. — Angie, drap perforé. — Costume de petite fille. — Bavoir. — Motifs pour paletot de baby. — Entre-deux. — Entre-eux, guipure Richelieu. — Yvonne. — P. J. enlacés. — L. M. enlacés. — Prie-Dieu. — Bijoux de première communion. — J. L. R. enlacés. — Garniture. — Anne. — B. S. enlacés point à la croix. — Couverture tricotée. — Garniture, guipure Richelieu. — Garniture. — Dessous de lampe, point vanierie.

FEUILLE IV

1^{er} CÔTÉ

MANTELET, 5^e toilette
CORSAGE DRAPÉ, 1^{re} toilette } gravure n° 4775.
CORSAGE FILLETTE, 7^e toilette }
PALETOT DE BABY, page 3 (Album d'avril).

2^e CÔTÉ

REDINGOTE, 4^e toilette
CORSAGE, 8^e toilette } gravure n° 4775.

CORSAGE-CHEMISETTE, première communiant, page 2, Album d'avril.



1^{er} Avril, 1890

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne. 48

Chapeaux de M^{me} NAUDIN, 16, r. du Vieux-Colombier - Parfums de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix. —

Fleurs de la M^{me} FAVRE, 68, Faub^g Poissonnière - Corsets de M^{me} EMMA GÜELLE, 3, p^{ce} du Ch^{tr} François.



N° 4775

1er Avril 1890

s réunis 48, Rue Vivienne

uphot, 17.



Nº 4775

Paris. Journal des Demoiselles et Petit O

Toilettes, Confections et Modes, de Madame T
Ayuntamiento de Madrid



1^{er} Avril 1890

etit Courrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

Madame PELLETIER-VIDAL, rue Duphot, 17.

Ayuntamiento de Madrid

